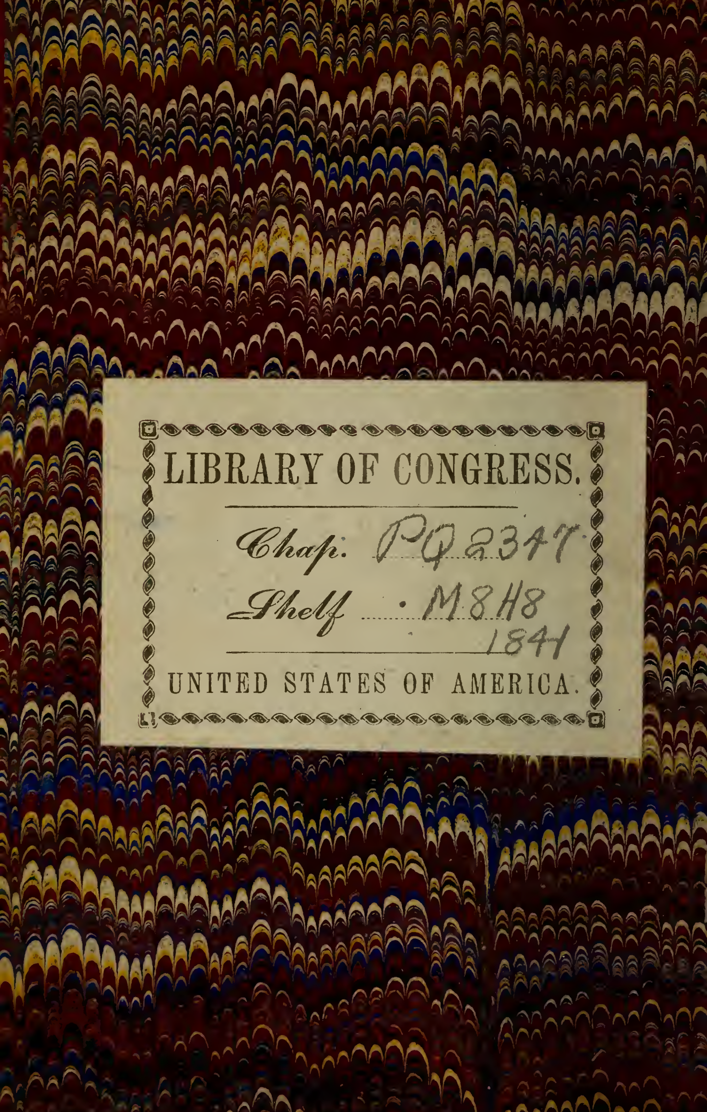
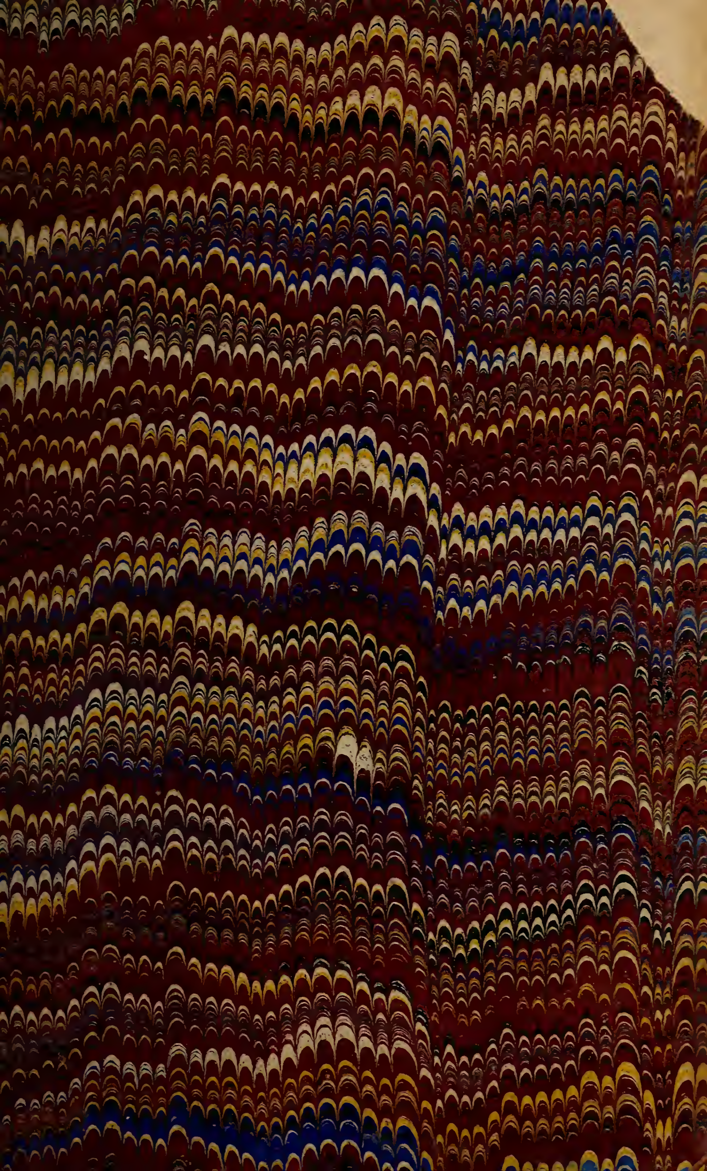

PQ 2347
.M8 H8
1841
Copy 1



LIBRARY OF CONGRESS.
Chap. PQ2347
Shelf .M8H8
1841
UNITED STATES OF AMERICA.





HYACINTHE

L'APPRENTI.

HYACINTHE

L'APPRENTI

OU

UNE ÉNIGME SANS MOT.

PAR

MICHEL MASSON.





Bruxelles.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.
LIBRAIRIE, IMPRIMERIE, FONDERIE.

1841



UN ORPHELIN.

I

Son maître ne l'avait pas choisi ; il le prit au hasard parmi cette foule de pauvres petits abandonnés que la misère et la débauche suspendent par milliers, tous les ans, aux mamelles intarissables de la charité publique.

Il était donc de cette grande famille d'orphelins, où le dernier venu ne peut manquer d'être toujours le bien accueilli par ses frè-

res; car nul ne vient là pour diminuer la part d'héritage de ses aînés.

C'était un assez chétif petit garçon, l'enfant dont nous voulons parler. Sa taille était exiguë, ses membres délicats; une longue chevelure blonde encadrait son visage pâle. A la timidité de son maintien il était facile de reconnaître qu'il avait été façonné de bonne heure à l'habitude de l'obéissance; mais, en même temps, son regard malicieusement intelligent témoignait que, soumis comme ses frères, les orphelins, à la règle sévère sous laquelle devaient ployer tous les pensionnaires de l'hospice, l'éducation ne lui avait rien fait perdre, cependant, de la vivacité native de son esprit.

Élevé dans cette pépinière où l'industrie parisienne vient sans cesse recruter de nouveaux bras pour ses ateliers, l'enfant avait vu, jour à jour, émigrer tous ses anciens ca-

marades, plus forts ou plus âgés que lui; d'autres étaient venus les remplacer dans les dortoirs de l'hospice; plusieurs de ces derniers, ayant aussi trouvé maîtres au dehors, n'avaient fait que passer dans la maison de charité, et lui, il attendait toujours que quelqu'un vînt lui dire : — Tu m'appartiens; suis-moi!

Enfin ce jour arriva pour lui.

Un matin l'agent de surveillance de l'hospice fit appeler dans le parloir une vingtaine de jeunes marmots, au milieu desquels se trouvait le chétif qui nous occupe. Un étranger aux formes brusques, à la parole rude et brève, passa rapidement l'examen de la troupe enfantine, qui, n'osant sourciller, attendait avec une espérance craintive que l'étranger eût fait son choix.

Après quelques paroles grommelées à voix

basse à l'oreille de l'administrateur de l'hospice, et auxquelles celui-ci répondit en souriant, comme on répond à une ancienne connaissance, l'étranger, qui venait pour la seconde fois de mesurer la longueur des bras de l'orphelin, dit : — Je m'arrangerai de celui-là pour huit ans ; il n'est pas très-robuste ; mais si ses bras sont un peu courts pour tourner la manivelle du lapidaire, ça ne m'embarrasse pas, je sais le moyen de les lui allonger. Qu'il fasse son paquet, et en route !

Ainsi que nous l'avons fait pressentir plus haut, le visiteur de l'hospice, inconnu à l'orphelin et à ses jeunes compagnons d'infortune, n'était point un étranger pour l'administrateur en chef de la maison de charité. Ce dernier le connaissait de longue date ; car il n'y avait pas moins d'un quart de siècle que maître Jérôme Ninus, le lapidaire, revenait annuellement, et à époque fixe, chercher parmi

les pensionnaires de l'hospice un nouveau sujet, de taille et de force à peu près convenables, pour recompléter le personnel de son atelier. L'engagement du petit bonhomme ne pouvait soulever aucune difficulté entre les parties contractantes, le plus intéressé dans l'affaire n'étant jamais consulté. Quant à maître Ninus, il était bien instruit d'avance des exigences de l'administration et de la formule paternelle du traité ; d'autre part, l'agent de surveillance n'avait nul besoin de s'enquérir de la moralité d'un preneur habituel; aussi ne restait-il plus, une fois le choix bien arrêté, qu'à signer l'engagement qui allait lier pour huit ans le pauvret à son maître, puis à faire le paquet de l'enfant, et à lui répéter, en forme d'*exeat*, ce que le lapidaire lui avait dit tout à l'heure : — En route !

C'était un terrible homme, celui que la destinée venait de donner pour maître à notre jeune orphelin. Si, avant de suivre le brutal

artisan au delà des limites de l'hospice, l'enfant avait pu interroger le dernier apprenti, devenu compagnon, qu'il devait remplacer, lui douzième, dans l'atelier de Jérôme Ninus, sans doute qu'au lieu de se disposer presque gaiement à prendre congé de ses anciens camarades, il se serait obstinément cramponné à quelque barreau de fer de la grille, afin de ne pas livrer sans résistance huit années de sa vie à un patron qui n'ouvrait la bouche que pour maudire, qui ne levait le bras que pour frapper. Pourtant cet acte de révolte eût été parfaitement inutile. Comme le maître, depuis tantôt vingt-cinq ans qu'il se fournissait à l'hospice, n'avait, en résumé, jamais positivement estropié aucun de ceux que l'administration confiait à ses soins, et, qu'excepté deux ou trois petits mauvais sujets qui s'étaient, par méchanceté, laissé mourir à la peine, maître Ninus avait fait de tous ses apprentis passés d'assez habiles travailleurs, les répugnances de l'orphelin n'eussent point été

admises, et, de bonne volonté ou malgré lui, il lui aurait bien fallu se soumettre à son tour à la discipline rigoureuse que tant d'autres avaient dû subir avant lui.

Nous devons dire, pour l'honneur de Jérôme Ninus, que s'il exerçait impitoyablement ses droits de maître, du moins il était si scrupuleux dans sa justice distributive, que jamais on ne put l'accuser de l'avoir fait fléchir par suite d'un simple caprice ou d'une préférence envers quelqu'un de ses subordonnés : elle tombait également sur tous. Une faute était-elle commise dans son atelier, si l'auteur ne venait pas de lui-même se livrer au châtiment qu'il avait mérité, maître Ninus ne s'amusait pas à interroger tour à tour chacun de ses apprentis : il les punissait en masse, bien certain, par ce moyen, que le coupable ne lui échapperait pas. Il avait eu, dans le cours de sa carrière, bien des caractères différents, bien des intelligences souples ou ré-

tives à courber sous le même joug ; mais chez lui, comme à l'école du soldat, une méthode invariable, inflexible passait son niveau sur ces capacités diverses ; elle annihilait toutes ces volontés dans un seul sentiment : la crainte; et elle les réduisait à concourir à un seul but : l'obéissance au commandement. Il ne croyait ni au plus ni au moins d'aptitude, ni à la puissance impérieuse d'une vocation particulière. A ses yeux toute différence entre l'habileté d'un apprenti et l'incapacité irremédiable d'un autre, n'avait d'autre cause que la bonne volonté ou le mauvais vouloir ; or, s'il ne nous est pas possible de prouver comment il récompensait ceux à qui le travail était naturellement facile, on sait, sans que nous ayons besoin de le redire davantage, de quelle rude façon il s'y prenait pour forcer les incapables à devenir habiles.

Tel était le maître à qui l'enfant vint dire : — Je suis prêt ! — Celui-ci, sans daigner je-

ter les yeux sur son nouvel apprenti, murmura entre ses dents : — Allons, suis-moi ! — Et il arpenta la longue cour, dépassa la grille; puis il se mit à marcher de toute la vitesse de son pas hâtif, sans s'informer une seule fois, durant la route qu'il faisait parcourir à l'orphelin, si le pauvre petit pouvait ou non le suivre.

C'était pourtant chose curieuse à observer que le naïf étonnement de l'enfant qui parcourait pour la première fois les rues populeuses de Paris. En voyant l'émotion de surprise que lui causait un spectacle si nouveau, maître Ninus aurait pu facilement se rendre compte sur-le-champ du degré d'intelligence de son compagnon de route; mais il n'eut garde de se retourner pour se donner la satisfaction de savoir si le petit bonhomme saisissait, avec la vivacité inquiète d'un esprit jaloux de connaître, tout ce qui passait autour de lui, ou s'il n'adressait de droite à

gauche qu'un regard d'indifférence stupide.

Si maître Ninus se fût retourné, disons-nous, surtout s'il eût voulu répondre aux mille questions qui se pressaient sur les lèvres de l'orphelin, il aurait bien été forcé de s'avouer qu'il n'avait point affaire à un cerveau étroit, à un esprit sans portée; mais Jérôme Ninus avait bien autre chose à penser, ma foi! Peu soucieux de savoir ce que l'enfant éprouvait, il ne se retourna pas. Il se fût bien gardé de perdre une seconde à s'enquérir du besoin d'interroger dont l'autre était tourmenté; aussi n'en fit-il rien. En cela le lapidaire eut tort, car il se priva du plaisir de reconnaître qu'il avait eu la main heureuse en prenant pour apprenti, au hasard et non par choix, celui-ci plutôt qu'un autre.

Il s'était rencontré, à deux ans en deçà, un homme qui n'avait pas dédaigné, lui, de prendre à tâche d'exciter chez l'enfant cette

tendance naturelle à l'épanchement, qui fait que les âmes timides deviennent des âmes fortes, quand, attirées par une pente douce et facile, elles vont se retremper dans les eaux fécondantes de l'expérience et du savoir. Or, celui qui s'était senti pris d'une si vive amitié en faveur d'un pauvre pensionnaire de l'hospice, qu'il lui consacrait des heures, et parfois des journées entières, avait assez vécu pour être un homme d'expérience, et beaucoup trop étudié pour qu'il osât se donner le titre de savant. Ce n'était pourtant qu'un simple employé de la maison de charité, un commis aux écritures; certes, il méritait mieux que son emploi; mais celui-ci suffisait à l'existence modeste du vieux commis; c'était assez pour lui de vivre chaque jour du travail de la veille; simple et sans ambition, le brave homme ne désirait rien; non, rien que l'immortalité.

L'œuvre sur laquelle il comptait pour l'as-

seoir, cette immortalité, sur une base inébranlable, n'était, se disait-on tout bas, que le rêve d'un fou; quelques-uns allaient même jusqu'à saluer impoliment l'honnête employé de l'hospice du titre de charlatan; mais depuis bientôt quarante années qu'il poursuivait sa soi-disant chimère, devenue pour lui une incontestable réalité, il avait acquis la certitude que le don de prophétie n'était point dû seulement, comme on pouvait le croire, au jet lumineux et passager de l'inspiration divine, mais bien à une formule de calcul, perdue dans la nuit des temps, trésor inépuisable de tous les biens et de toutes les sciences, dont la clef devait infailliblement se retrouver au fond de quelqu'une des mystérieuses combinaisons des lois des nombres. C'était à chercher cette clef qu'il avait laborieusement usé sa vie.

Au rebours des hommes de méditation, qui couvent dans le sanctuaire indescriptible,

inexplicable de la pensée, comme dans un nid caché, l'œuf qui renferme une idée de génie, au rebours de ceux-là, le vieux mathématicien était naturellement expansif. Poursuivant la recherche de la vérité, non pas dans l'intérêt égoïste de sa gloire personnelle, mais par un sentiment de charité chrétienne et par amour pour le genre humain, pauvre aveugle si enclin à s'égarer, et qu'il voulait doter de la lumière, il aimait, dès qu'il avait fait un pas de plus vers le but sublime qu'il s'était proposé, à confier ingénument à ses amis, à ses voisins, aux indifférents même qu'il rencontrait par hasard, la nouvelle victoire qu'il avait remportée à coup de chiffres contre le créateur des choses, qui ne lui livrait que par lambeaux le secret de l'avenir. Dans sa joie d'enfant, il se plaisait à montrer ses morts, à compter ses blessés, à faire admirer ses vainqueurs ; c'est-à-dire : ses calculs inutiles qui remplissaient de longues pages qu'il lui avait fallu biffer ; ses erreurs de chiffres

qui embarrassaient son armée, et, enfin, le symbole algébrique simple et puissant auquel il avait dû son succès.

D'abord ceux qu'il mit dans la confidence de ses immenses travaux voulurent bien, par égard pour son bon caractère et par pitié pour le bonheur si candide qu'il manifestait en parlant de son idée fixe, paraître s'intéresser à ce qui l'occupait exclusivement; mais peu à peu l'indulgence des auditeurs complaisants du vieil algébriste céda à la lassitude qu'ils éprouvaient à le suivre de la hauteur effrayante de ses vues surhumaines, jusque dans les profondeurs infinies de ses prodigieux calculs. Les plus patients firent encore quelque temps bonne contenance devant l'infatigable aligneur de chiffres, mais l'ennui vainquit à la fin leur bonne volonté; le calculateur ne trouva bientôt plus, pour prix de ses veilles, que moqueries, dégoûts, et, faut-il le dire? mépris!

Fort de sa confiance en lui-même, il fut bien longtemps avant de s'apercevoir du triste résultat de ses confidences. Ne trouvant plus, comme autrefois, des incrédules à combattre, des esprits rétifs à soumettre, il crut avoir persuadé tout le monde; mais chaque jour quelques-uns de ses amis s'éloignaient de lui; les voisins évitaient sa rencontre; l'isolement et le vide devinrent tels autour de l'employé de l'hospice, qu'une heure arriva où il se vit bien forcé de s'avouer qu'il n'avait convaincu personne, mais ennuyé mortellement tout le monde.

C'est vers le temps de cette désespérante découverte qu'il rencontra pour la première fois celui qui devait être plus tard l'apprenti de maître Ninus.

Un jour, à l'heure où les jeunes pensionnaires de la maison de charité se livrent, en toute liberté, aux joies de la récréation dans

la cour plantée d'arbres qu'ils nomment le jardin, le vieux commis aux écritures promenait ses savantes rêveries dans la partie la plus reculée du promenoir des orphelins. Il s'y croyait seul, et se parlait sans crainte.

— Quel est, se demandait-il continuant à voix haute un calcul commencé mentalement, le nombre dont le triple élevé au carré donne pour produit 13,689?

Il demeura quelque temps à réfléchir, après qu'il se fut adressé cette question, et tout bas il désespérait déjà de la résoudre sans le secours de la plume, quand une voix d'enfant fit retentir à son oreille ces deux mots accentués timidement :

— Trente-neuf!

Étonné, le calculateur se retourna vers

l'endroit d'où était parti cette voix, et, à sa grande surprise, il ne vit, à quelques pas de lui, qu'un jeune marmot d'une dixaine d'années, assis sur un banc du jardin, et qui se tenait tête baissée sur un livre dont la lecture semblait, en ce moment, absorber toute son attention.

A la vue de l'orphelin, si complétement occupé de son livre, surtout après réflexion faite sur l'âge apparent et sur le degré présumable d'instruction de l'enfant qu'il avait sous les yeux, le commis aux écritures supposa qu'une simple erreur des sens l'avait abusé en lui faisant croire qu'il venait d'obtenir d'un autre la solution de son problème. Ce bruit de voix timide, pensa-t-il, n'était que la réponse hésitée de mon imagination en travail, ou, enfin, si réellement quelqu'un m'a répondu, comme ce ne pouvait pas être un si jeune enfant, il faut que ce soit mon bon ange qui, déjà plus d'une fois, est venu

m'assister invisiblement durant mes veilles laborieuses.

Le vieux commis allait continuer sa promenade, et s'éloigner du lecteur attentif, quand il se ravisa; alors il fit mille tours sur lui-même, et revint, non sans dessein, sur ses pas. Au moment où il repassait près du banc sur lequel l'enfant était assis, celui-ci, fermant tout à coup son livre, leva les yeux vers le promeneur, et dit en rougissant :

— Je vous assure, monsieur, que cela fait juste trente-neuf.

Il n'y avait plus moyen de douter pour le savant mathématicien; aussi s'arrêta-t-il avec intérêt devant ce petit bonhomme, dont l'intelligence rapide et la rare aptitude pour les calculs numériques lui semblaient tenir du prodige.

— C'est fort bien, mon petit ami, lui dit-

il, mais comment, à ton âge, en peux-tu savoir autant que cela ?

— Il n'y a rien de bien étonnant là dedans, répliqua l'enfant ; vous êtes tombé juste sur le seul chiffre qui m'ait occupé depuis que je sais un peu compter ; quant à ce qui est des autres nombres, je n'en sais pas plus que tous ces enfants si ignorants que vous voyez jouer là-bas à la cligne-musette ; mais pour celui-là je l'ai retourné de tant de manières, qu'on pourrait m'interroger aussi longtemps qu'on le voudrait sur les sommes qu'il peut produire, je serais toujours en état de répondre.

— Et pourquoi donc as-tu choisi, pour exercer ton esprit, plutôt le nombre trente-neuf qu'un autre?

— C'était l'âge qu'avait ma mère quand je l'ai perdue, repartit l'enfant en baissant tristement la tête.

Cette simple et touchante réponse ne pouvait que disposer avantageusement le brave homme en faveur de celui qui la lui avait faite. Il prit plaisir à l'interroger ; mais, ainsi que l'orphelin le lui avait dit, son instruction n'était guère plus avancée que celle des autres enfants de son âge et de sa condition ; le sentiment filial seul lui ayant une fois servi de précepteur, celui-là, nous l'avons vu, lui avait presque fait faire un miracle d'intelligence.

Bien qu'il eût le cœur facile à s'éprendre d'amitié, le jeune orphelin ne comptait, à vrai dire, aucun ami parmi ses camarades. Toujours prêt à partager leurs travaux, il s'éloignait d'eux quand l'heure de la récréation sonnait, et c'est dans la partie la plus reculée du jardin qu'il se retirait, comme s'il avait senti le besoin de s'entourer de silence pour donner audience à ses pensées. Ce fut là que se rencontrèrent deux êtres qui croyaient

être seuls dans ce monde avant que Dieu eût pris soin de les réunir. L'enfant attendait que quelqu'un voulût bien avoir en pitié son ignorance, afin de devenir bientôt un savant: le vieillard, depuis que ses amis d'autrefois lui faisaient défaut, attendait aussi que la Providence lui envoyât un esprit désireux de s'instruire pour qu'il pût parler à quelqu'un de ses grands travaux, l'inspirer de ses pensées et lui faire partager, avec la solidité de ses convictions, la gloire de sa découverte.

Le lendemain de cette première entrevue, l'orphelin et le vieux commis étaient déjà unis par le cœur, comme le sont deux vieilles connaissances. A partir du second jour, leur intimité commença, entre eux, une suite de rapports touchants semblables à ceux qui s'établissent entre un fils et son père, quand la docilité du premier répond à la patience de l'autre. C'était une joie égale des deux

parts quand l'heure de la récréation permettait aux deux amis de se rencontrer dans le promenoir de l'hospice ; c'était un grand chagrin aussi lorsqu'une circonstance imprévue les forçait à passer tout un jour sans se voir. Pour l'orphelin, le vieux savant tenait lieu d'une famille entière, et, de son côté, l'enfant saisissait avec tant de vivacité les leçons du brave homme, il le suivait si intelligemment dans le dédale de ses calculs, que l'employé avait retrouvé en lui mieux que son auditoire découragé. Quelquefois même celui que le sort devait courber sous le joug de Jérôme Ninus, s'élevant à la hauteur des vues de son maître, lui montrait une erreur que celui-ci allait commettre et l'aidait à la corriger.

Émerveillé des progrès de son élève, l'employé lui disait avec attendrissement :

« Courage ! petit... courage! tu seras mieux

qu'un homme ordinaire... il y a en toi l'étoffe d'une célébrité, le germe d'une immense fortune. »

A cela l'enfant répondait avec une orgueilleuse assurance :

« Je le crois ! »

COLÈRE DE MAITRE NINUS.

II

Deux choses retenaient en ce monde l'ami de l'orphelin : d'abord le besoin d'atteindre aux dernières limites de son système par la découverte d'une formule aussi incontestable que la lumière du jour, aussi simple que l'unité du premier ordre multipliée par elle-même ; en second lieu, il voulait vivre pour avoir la satisfaction de saluer au moins à son aurore la grande fortune qu'il avait prédite au jeune pensionnaire de l'hospice ; mais le

destin, avare de ses secrets, partant jaloux de ceux qui veulent les pénétrer, ne lui accorda pas la fin doublement glorieuse qu'il demandait. Un matin, comme le vieux commis aux écritures longeait un des bas-côtés de la grande rue du faubourg Saint-Antoine, afin de se rendre à son bureau, une caisse de fleurs, mal scellée, qui faisait jardin devant la fenêtre d'une mansarde, abandonna tout à coup son point d'appui et vint tomber à-plomb sur le chef de l'employé, ce vase précieux, mais fragile, qui recélait, comme on sait, la dernière raison de Dieu. Ce jour-là, l'orphelin ne vit pas venir son ami à l'heure accoutumée; aussi est-ce assez tristement qu'il l'attendit jusqu'au soir. Le lendemain, l'absence du vieux rêveur commença à l'inquiéter véritablement; cependant il espéra encore; mais les jours s'écoulèrent sans qu'il reçût de nouvelles de l'homme qui l'avait pris en affection. Alors, cédant à sa juste anxiété, il prit le parti d'aller s'informer dans le bureau

même, où il n'entrait jamais, de ce que son ami avait pu devenir. Le pauvre enfant ne put retenir ses sanglots quand on lui eut appris que c'en était fait pour l'humanité de cette merveilleuse découverte du secret de l'avenir, attendu que celui qui devait le révéler aux hommes était allé restituer à Dieu ce qu'il lui avait dérobé à force de persévérance.

Ce fut avec un sourire de pitié et bon nombre de sarcasmes à l'adresse du rêveur, qu'on lui apprit l'accident qui avait mis fin aux calculs de celui-ci, c'est-à-dire à sa vie. L'enfant, ne trouvant pas qu'il y eût grand sujet de plaisanterie dans la chute d'une caisse de fleurs qui le privait d'un ami, eut un beau mouvement d'indignation contre ceux qui montraient tant d'insensibilité en parlant d'un brave homme. On le traita d'insolent, on le jeta à la porte du bureau, on fit contre lui un rapport sévère d'où il résulta que l'orphelin, convaincu d'avoir manqué au respect qu'il

devait à ses chefs, méritait d'être rigoureusement puni. Une condamnation à trois jours de cachot noir fit raison de son impertinence.

C'était la première fois, depuis son entrée à l'hospice, qu'il subissait une punition; il ne réclama pas contre l'injuste arrêt qui le frappait. Seulement, lorsque son temps d'épreuve fut passé et que l'administrateur en chef l'eut fait venir dans son cabinet afin d'ajouter une verte semonce à la peine subie, l'enfant exposa avec ingénuité le motif généreux de son emportement.

« Pourquoi n'as-tu pas dit cela plus tôt? lui demanda l'administrateur, j'aurais pu te faire grâce.

— Hélas! répliqua l'inconsolable, en aurais-je eu moins de chagrin, puisque cela ne pouvait pas rendre la vie à mon ami? D'ailleurs, pendant ces trois jours-là, j'ai pu le pleurer

tout à mon aise; personne n'était là pour m'en empêcher ou se moquer de moi. »

Cette perte si bien sentie ne fit qu'ajouter une teinte de mélancolie à ce penchant au sérieux que les conversations du vieillard avaient singulièrement développé chez l'orphelin. Si le grand calculateur eût encore vécu, on doit supposer que son jeune protégé n'aurait pu quitter l'hospice sans un vif sentiment de regret; mais il n'y avait plus personne qui le retînt dans la maison de charité; aussi suivit-il volontiers le premier maître qui se présenta pour lui faire ouvrir la grille de sa prison.

Il y a loin de l'hospice des orphelins à la place de l'hôtel de ville, où demeurait en ce temps-là maître Jérôme Ninus; celui-ci fit la course tout d'une haleine, oubliant que l'humanité exigeait qu'il songeât un peu à son compagnon de voyage, dont les jambes pou-

vaient se refuser à un si violent exercice.

Arrivé à la porte d'allée de sa maison, le maître s'arrêta enfin; et, se rangeant de côté pour faire passage libre à son nouvel apprenti, il lui dit, mais sans lui faire l'honneur de le regarder en face :

« Monte devant moi, mioche, et tâche de grimper les marches deux à deux, si tu ne veux pas que la pointe de mon soulier te frise les talons de trop près. »

Habitué qu'il était à trouver obéissance sans réplique au bout de chacun de ses commandements, maître Ninus fut fort étonné de voir que le misérable petit orphelin dont il venait de faire emplette, ne se hâtait pas d'exécuter l'ordre qu'il lui avait donné.

« Eh bien ! m'as-tu entendu ? est-ce pour aujourd'hui que tu te décideras à monter ? »

Il se retourna en parlant ainsi; mais jugez de sa surprise, de son inquiétude, de sa colère! Il était seul : l'enfant ne l'avait pas suivi jusque là.

Dans un premier mouvement d'indignation contre celui qui venait de l'abandonner en route, maître Ninus leva la main pour frapper; mais le coup dont en imagination il menaçait l'orphelin tomba dans le vide. Un moment il donna libre cours à sa fureur; mais bientôt il se prit à réfléchir et se demanda si, au lieu de se laisser aller à une colère au moins inutile, il ne ferait pas mieux de rebrousser chemin, afin d'activer la marche du retardataire, qui peut-être s'était arrêté en route pour se reposer. Alors il retraversa de nouveau la place de Grève, repassa sous l'arcade Saint-Jean, fit le tour de Saint-Gervais, explora les environs, et poussa même jusqu'à la place Baudoyer.

Démarches perdues, peines infructueuses!

Il eut beau parcourir des yeux les rues, la place et le carrefour, il eut beau s'enquérir auprès des passants de l'objet de ses recherches, aucun de ceux vers qui il allait, demandant si l'on n'avait pas rencontré un enfant en peine pour retrouver son chemin, aucun, disons-nous, ne put lui répondre d'une façon satisfaisante. Force lui fut bien de rentrer décidément chez lui, afin de raconter l'événement à sa femme et d'aviser aux moyens de faire ramener à son atelier le petit vaurien qui annonçait dès le premier jour un goût si prononcé pour la liberté.

C'est en maugréant, en frappant du pied, en s'ébouriffant les cheveux d'une façon terrifiante, en maudissant Dieu et les orphelins dont il est le père, que Jérôme Ninus fit part à sa douce et tremblante moitié de l'escapade dont il venait d'être victime.

Mais bien embarrassé fut le maître furieux,

quand madame Ninus, un peu rassurée, lui demanda :

« Est-il bien gentil, cet enfant? a-t-il des yeux noirs? est-ce un blond? est-il marqué de la petite vérole? enfin, est-ce un bon gros rougeaud comme je les aime, ou une mine pâle comme le dernier que tu nous as amené?

— Le diable le sait! reprit maître Ninus; quant à moi, je ne me doute pas plus de la couleur de ses cheveux que de celle de son teint. J'ai vu seulement, à la longueur de ses bras, qu'ils avaient à peu près la mesure voulue pour faire tourner la roue du moulin : pour moi c'était le point essentiel; quant au reste, je ne m'en suis pas occupé. Mais au fait, tu le verras avant peu, ce petit drôle; car il faudra bien que la police nous le ramène, et alors je le tiendrai de si bonne façon au logis, qu'il ne tentera plus de m'échapper. »

En femme sensée, madame Ninus objecta :

« Mais, pour le retrouver, il faudrait commencer par porter plainte auprès du commissaire de police, et lui donner le signalement de ce petit vagabond. Sais-tu seulement comment il se nomme ?

— Ma foi ! non ; on me l'a dit, mais j'ai bien autre chose à faire, ma foi ! que de me ressouvenir du nom d'un pareil garnement. D'ailleurs, si tu tiens à le savoir, il est là dans ma poche, le nom de l'animal, écrit sur l'engagement qu'on m'a fait signer à l'hospice. »

En disant cela, maître Ninus tira le papier de la poche de son habit et le froissa en continuant de blasphémer ; puis il le jeta au nez de sa femme, qui était trop bien habituée aux procédés de son mari pour s'en émouvoir longtemps.

D'ordinaire, le premier mouvement de terreur passé, madame Ninus reprenait son sang-froid, et alors elle se sentait le courage d'opposer tant de calme à la plus violente colère du brutal, qu'il fallait bien à la fin que celle-ci vînt se briser contre la force d'inertie qu'on lui opposait.

Connaissance prise du traité passé entre l'administration, tutrice des orphelins, et Jérôme Ninus, maître lapidaire à Paris, les époux apprirent que l'apprenti qui faisait défaut dès le premier jour, se nommait Hyacinthe Monvoisin, et qu'il venait d'atteindre sa treizième année. De plus, ils savaient que cet enfant était fils de Théodore et de Félicité Monvoisin, tous deux décédés, l'un à Bicêtre, division des aliénés; l'autre, un soir d'hiver, sur la route de la Maison-Blanche, comme la pauvre femme venait de rendre ses devoirs de veuve au défunt.

Ces derniers renseignements faisaient l'ob-

jet d'une note que l'agent de surveillance de l'hospice avait cru devoir écrire lui-même en marge de l'engagement du jeune Monvoisin, dans l'espoir, sans doute, d'intéresser plus vivement le maître en faveur de son nouvel apprenti.

Jérôme Ninus avait rarement la fibre sensible montée sur le ton de l'attendrissement, et, dans ce moment surtout, elle résonnait assez mal; aussi la note bienveillante de l'administrateur des orphelins ne fit-elle d'impression que sur le cœur de madame Ninus.

« Pauvre enfant! dit-elle, je le plains.

— Et moi je le donne à tous les cinq cents diables! » reprit le lapidaire tout occupé de sa mésaventure.

Doué d'une activité de corps et d'esprit capable de désespérer quiconque eût essayé

de lutter avec lui, le terrible homme ne tenait pas en place : il allait, il venait, il grommelait entre ses dents, il se heurtait contre un meuble et n'en jurait que plus haut. Sa femme le supplia en vain de s'asseoir et de prendre le temps de déjeûner; mais il s'y refusa, ne voulant pas se donner de répit qu'il ne se fût mis en mesure de répondre devant qui de droit de l'enfant qu'on lui avait confié. C'est à peine s'il se reposa une seconde de sa longue course du matin.

Aussitôt qu'il eut fait part de l'aventure à madame Ninus, il passa dans l'atelier afin de rendre visite à ses onze travailleurs. Le grognement qu'il leur fit entendre, le froncement de sourcils qu'il laissa voir en s'approchant d'eux les avertirent de se tenir sur leurs gardes; car il ne faisait pas bon pour celui qui se laissait prendre en faute alors que maître Ninus était dans ses accès d'humeur massacrante.

Chacun, à son entrée, ayant senti l'odeur d'orage prochain que le patron promenait avec lui, se mit à piocher la pierre dure de façon à conjurer la foudre qui ne demandait qu'un prétexte pour éclater. Mais, bien que le brutal eût trouvé tout son monde en merveilleuse disposition de travail, il ne laissa pas que de découvrir çà et là un jour favorable au jeu de sa colère ; il prit comme balle au bond la plus légère occasion de gronder ; de la plus petite négligence il fit un crime irrémissible, murmura de grosses injures contre ceux qu'il ne pouvait frapper; quant aux autres, maître Ninus ne se donna pas la peine de leur parler; mais un revers de main à droite, une oreille tirée à gauche, témoignèrent qu'il n'oubliait aucun de ses administrés.

Ce calmant pris, le lapidaire ferma brusquement sur lui la porte de l'atelier ; quelques minutes après, le commissaire de police avait reçu sa plainte. Le procès-verbal signé,

Jérôme Ninus alla, de son pied léger, annoncer ce qui s'était passé à l'administrateur de l'hospice, qu'il devait instruire de la disparition de l'enfant. Peu s'en fallut qu'il n'exigeât un autre apprenti en échange de celui qui lui faisait faute ; car, disait-il, je prévois bien que j'aurai de la peine à faire quelque chose de bon de celui-là. »

On lui fit observer qu'avant de désespérer des gens il fallait au moins en avoir essayé. Ceci était fort juste; cependant maître Ninus répondit avec non moins de justesse que la condition indispensable pour pouvoir essayer des gens, c'était de les avoir à son service.

« Or, d'après la tournure que prennent les choses, dit-il encore, je ne prévois guère quel jour je serai à même d'asseoir une opinion sur la capacité de votre Hyacinthe Monvoisin. »

L'agent de surveillance convint que l'objec-

tion était sans réplique ; mais aussi il ajouta que, quelque part que fût le réfractaire, il ne tarderait pas à être replacé sous la domination de son maître.

« D'ailleurs, cet enfant, continua l'administrateur, a fait preuve jusqu'à présent de tant de docilité, de douceur dans le caractère ; il a montré tant de bon vouloir dans l'exécution de tout ce qu'on a pu lui ordonner pour le service de la maison, que c'est seulement à un événement extraordinaire qu'il faut attribuer sa disparition. »

Pour donner encore une opinion plus favorable de l'élève de l'hospice, on raconta à maître Ninus sa liaison avec le vieil employé et le motif si honorable de l'unique punition qui lui avait été infligée. L'éloge qu'il entendit faire du fugitif ne disposa pas beaucoup mieux le lapidaire en faveur de Hyacinthe ; mais, quitte maintenant de son rôle de répondant auprès de l'autorité, il dit :

« Si celui-là ne se retrouve pas, j'en viendrai chercher un autre. » Ceci convenu, il reprit, de ce pas alerte que nous avons dit plus haut, le chemin de la place de Grève.

———

LE MAITRE ET L'APPRENTI.

III

Jérôme Ninus n'était plus qu'à quelques enjambées de sa maison quand il aperçut, sur le seuil de l'allée, un petit blondin qui, tout en essuyant la sueur qui ruisselait de son front, lui faisait signe, et de la main et du sourire, de se rassurer et de venir à lui.

Le maître l'avait si peu regardé d'abord, que, n'eût été l'uniforme de l'hospice dont l'enfant était encore revêtu, il n'aurait pu dire en passant à côté de lui :

« Voilà mon fugitif ! »

C'était lui cependant, lui dont la mémoire fidèle et les regards perçants avaient reconnu de loin celui qui venait de passer tant d'heures à le chercher.

« Te voilà donc enfin, petit scélérat! s'écria maître Ninus en l'abordant ; m'as-tu fait courir assez, depuis ce matin !

— Et moi donc? si vous croyez que je me suis reposé! repartit Hyacinthe en continuant à sourire au brutal qui sourcillait méchamment.

— Voyons ! pas de mensonge, réponds vite; d'où viens-tu ?

— Le sais-je? moi qui ne connais pas Paris; ce dont je puis vous répondre, c'est que je viens de bien loin, continua l'orphelin avec

un aplomb qui témoignait bien moins de son effronterie que de son innocence.

— Il aura été sur les boulevards, le coquin !

— Justement, d'un bout à l'autre des boulevards, et bien plus loin encore.

— Ah ! tu réponds !

— Comment, si je réponds ? repartit Hyacinthe, surpris de l'étrange reproche de son maître ; mais il le faut bien, puisque vous m'interrogez.

— Et tu crois que cela se passera ainsi ? monte, et plus vite que ça, vaurien ! nous nous expliquerons là-haut. »

Maître Ninus, à l'aspect du soi-disant déserteur, avait repris toute sa colère ; il saisit l'enfant par le collet de sa veste, et se prépa-

rait à lui faire rudement arpenter les trois étages, quand Hyacinthe, qui ne souriait plus, se retourna :

« Monsieur, lui dit-il, vous avez tort ! »

C'était la première fois qu'un être si chétif osait lui jeter à la face ces trois mots qu'il méritait si souvent d'entendre.

L'inaccoutumé d'un pareil langage l'étourdit, ses yeux roulèrent furieux, les cordes de son cou se tendirent; il devint pourpre et si gonflé d'indignation qu'on eût dit que son sang allait faire explosion.

« J'ai tort! j'ai tort! » murmura-t-il.

Voilà tout ce que sa rage, qui bouillait intérieurement, lui permit d'articuler.

« Oui, poursuivit Hyacinthe, vous avez

tort de vouloir me maltraiter, quand je n'ai rien fait de mal et que je ne vous appartiens pas encore. Je ne suis qu'un pauvre enfant, élevé à l'hospice des orphelins; mais on a dû vous dire que là, où l'on est si sévère, je n'ai été puni qu'une fois, et encore ce fut injustement. »

Le ton de fermeté respectueuse qu'avait pris le petit bonhomme ne pouvait pas imposer beaucoup à maître Ninus; cependant les éloges que l'administrateur de l'hospice avait cru devoir donner à la bonne conduite de Hyacinthe revinrent en ce moment à l'esprit du brutal; sa colère se calma un peu, et, si ce n'est avec douceur, du moins c'est sans ajouter un geste menaçant à ses paroles qu'il répliqua :

« Par Dieu ! il serait plaisant que monsieur le raisonneur voulût me prouver qu'il y a dans tout ceci plutôt de ma faute que de la sienne !

— Je ne veux que vous dire franchement la vérité sur ce qui est arrivé.

— Mais, petit vaurien que tu es ! riposta maître Ninus en retenant Hyacinthe sur la première marche de l'escalier, il est arrivé que tu ne m'as pas suivi comme c'était ton devoir de le faire.

— Oh ! sans doute que je ne vous ai pas suivi; car, un pas de plus, et j'étais écrasé par une grosse voiture... Oui, sans une bonne dame qui m'a arrêté au moment où, en courant derrière vous, j'allais traverser je ne sais plus quelle rue, je n'aurais pas manqué d'être renversé sous les pieds des chevaux. Celle qui m'a sauvé a poussé un si grand cri de frayeur que tout le monde s'est retourné, excepté vous, à ce qu'il paraît.

— C'est possible, au fait ! je crois que j'ai entendu le cri de cette femme : mais s'il fal-

lait s'arrêter toutes les fois qu'on entend du bruit dans la rue, ce serait à n'en pas finir, on n'arriverait jamais.

— Vous voyez donc bien, monsieur, que je ne suis pas coupable.

— Pas coupable ? dis-tu, et d'où vient que tu n'as pas continué ta route ensuite?

— Au contraire ! c'est ce que j'ai fait; mais impossible de vous rattraper : vous alliez si vite, et il y a tant de chemin qui se croisent! Jugez de mon embarras quand je ne vous revis plus devant moi ! Comment savoir si vous aviez été toujours tout droit, ou si vous aviez pris un détour, et, encore, de quel côté devais-je tourner ? C'est à peine si je me rappelais votre nom, que j'ai seulement entendu lire ce matin sur mon engagement; quant à votre adresse, je l'avais oubliée, ou, pour mieux dire, je l'ignorais, et c'est

à la chercher que j'ai passé tout mon temps.

— Et comment l'as-tu apprise? qui te l'a donnée?

— Oh! certes, ce n'est pas la première personne à qui je me suis adressé, repartit Hyacinthe avec un certain mouvement d'orgueil et reprenant un peu de son air enjoué, car il voyait de moment en moment les traces de la mauvaise humeur s'effacer du visage de son maître. On m'avait bien dit ce matin, à l'hospice, continua-t-il, que j'allais entrer en apprentissage chez un lapidaire; mais qu'est-ce que c'est qu'un lapidaire? voilà ce que j'ignorais absolument. Il a donc fallu d'abord m'en informer auprès de quelqu'un, et ce quelqu'un-là n'était pas facile à trouver; car, sur cent personnes peut-être que j'ai interrogées sur ma route, pas une ne pouvait me répondre. Pourtant je ne perdis pas courage, et, à force de m'adresser tantôt à l'un, tantôt

à l'autre, je finis par rencontrer un brave homme, un savant, un écrivain public, qui m'apprit que les lapidaires sont ceux qui taillent les diamants que les bijoutiers mettent dans les bagues, dans les boucles d'oreilles, dans tous leurs joyaux enfin. Cela me mit tout de suite sur la voie, et je me dis alors que tous les marchands de bijoux de Paris devaient connaître maître Ninus.

— En vérité ! mais ce n'était pas trop mal raisonner, observa tout haut celui-ci ; puis, comme s'il eût été fâché d'avoir donné à l'enfant une approbation si formelle, il ajouta brusquement : Voyons, achève, petit drôle !

Hyacinthe ne demandait pas mieux que d'obéir.

— Comme vous dites, monsieur, reprit-il, j'avais assez bien raisonné mon affaire ; ce qui ne m'empêcha pas de passer encore beau-

coup de temps avant d'être en état d'arriver tout droit ici sans me tromper de chemin. Je ne saurais vous dire dans combien de boutiques de bijoutier il me fallut entrer, et toujours sans qu'on sût ce que je voulais dire quand je demandais M. Ninus, maître lapidaire. Les marchands me renvoyaient de l'un à l'autre; et même il s'en est trouvé qui, non contents de ne pouvoir me donner des renseignements positifs, s'amusèrent de mon embarras au point de me faire promener inutilement tout le long des boulevards.

— Et que ne retournais-tu simplement à ton hospice? là, tu aurais su tout de suite où je demeurais.

— J'y ai pensé, répondit Hyacinthe; mais il me semblait plus beau de vous retrouver de moi-même dans cette grande ville que je ne connaissais pas; et, comme on finit toujours par en venir à ce qu'on veut, j'ai repris courage et je suis arrivé jusqu'ici. »

Il colora ces derniers mots d'une teinte de vanité satisfaite, qui indiquait le bon naturel de son caractère en même temps qu'elle témoignait de la portée de son intelligence. Après une telle explication de sa conduite, le jeune Monvoisin s'attendait à recevoir les félicitations de maître Ninus; mais celui-ci, comme on doit le supposer d'après ce qui précède, était sobre de compliments.

« Allons, c'est bon, voilà assez de bavardage ; trotte maintenant. »

C'est là tout ce que Jérôme Ninus crut devoir dire à son apprenti, en lui indiquant de nouveau l'escalier à gravir.

L'enfant pensa peut-être que c'était bien peu ; mais, s'il eût mieux connu le maussade personnage, il aurait pu trouver, rien que dans ces paroles dites avec brusquerie, pleine mesure de satisfaction pour son amour-propre,

car un demi-blâme c'était un grand éloge dans la bouche de maître Ninus.

Après avoir ainsi rendu compte de l'emploi de son temps, Hyacinthe monta si lestement l'escalier, qu'il avait dépassé de deux étages le palier du lapidaire quand celui-ci s'arrêta à sa porte.

« Eh bien! où va-t-il cet imbécile-là ? s'écria maître Ninus. Tu montes trop haut, animal ! tu vois bien que c'est ici.

— Vous ne m'aviez pas dit de m'arrêter au troisième, » répondit l'enfant en se laissant glisser sur la rampe pour redescendre plus vite.

A ces mots, le maître fut pris d'un accès de toux sèche et pénible : c'était encore une de ses formules approbatives; mais il fallait être accoutumé à celle-là surtout, sans quoi on au-

rait pu s'y tromper et la prendre pour une sourde expression de mécontentement.

« Voilà le polisson ! dit Jérôme Ninus à sa femme, en poussant par les épaules l'orphelin qui s'était rangé respectueusement de côté pour laisser passer son patron. C'est parce que monsieur a peur des voitures qu'il m'a abandonné en route ; mais enfin il n'y a que demi-mal, puisqu'il a su retrouver son chemin.

— C'est très-bien cela, mon enfant, s'empressa de dire la bonne femme, frappée de l'intéressante physionomie de Hyacinthe, et de l'expression de douceur que n'altérait pas la vivacité intelligente de ses beaux yeux bleus.

— Oh ! répliqua le lapidaire, il paraît que le mioche n'est pas tout à fait un idiot; mais c'est un raisonneur, un faiseur de belles phrases,

nous verrons à lui faire passer cette infirmité-là. »

On sait comment maître Ninus pratiquait l'art de guérir auprès de ses élèves. Cependant, quelque habileté qu'il eût à saisir le moindre sujet d'exercer son terrible savoir-faire, il ne put parvenir, quoi qu'il fît pour cela, à trouver l'occasion favorable de compter, au moins une fois, le jeune Monvoisin au nombre de ses patients.

Dès le premier jour, l'orphelin comprit qu'il ne devait espérer ni indulgence ni bons traitements de la part de cet homme, et que, pour obtenir de lui seulement stricte justice, il fallait qu'il marchât invariablement dans la ligne droite du devoir. Il prit avec lui-même l'engagement de ne jamais s'écarter de cette voie étroite, et il sut s'y maintenir avec une si scrupuleuse exactitude, que Jérôme Ninus murmurait parfois de ne l'en pas voir dévier.

A dater de ce moment, il s'établit entre le maître et l'apprenti une sorte de lutte dans laquelle l'un des deux cherchait toujours à trouver l'autre en défaut, tandis que celui-ci s'efforçait, de plus en plus, de mériter des éloges.

Quelle que soit la dose de raison, d'adresse et d'intelligence qu'il ait plu à Dieu de départir à un pauvre orphelin, élevé dans un hôpital, il n'est pas douteux que, sans le secours d'un tiers, Hyacinthe n'aurait pu se tenir incessamment à l'abri de l'impitoyable sévérité de son maître; car il n'était pas moins que les autres apprentis journellement en butte aux caprices de la plus minutieuse exigence. Mais quelqu'un lui vint en aide; et, grâce à cette protection qui se manifestait chaque jour, et pour ainsi dire à toutes les heures, le jeune Monvoisin parvint à passer d'une façon assez tolérable le temps de son long apprentissage.

Cette Providence de l'orphelin, ce fut Geneviève Ninus, la femme du lapidaire.

Elle avait laissé tomber sur l'enfant un coup d'œil favorable ; le premier sentiment d'intérêt qu'elle avait puisé dans la note que l'administrateur de l'hospice avait écrite sur l'engagement de son pensionnaire fut loin de s'affaiblir lorsqu'elle fut à même de connaître Hyacinthe.

Placée entre l'homme colère et l'enfant docile, ici comme un pouvoir modérateur, là comme un sage conseiller, elle désarmait parfois l'injuste courroux de l'un, tandis qu'elle excitait toujours le bon vouloir de l'autre.

LES JALOUX.

IV

Ce penchant naturel à la bienveillance qui fit incliner tout à coup l'excellente Geneviève Ninus en faveur du nouvel apprenti de son mari, et qui le préserva si souvent des mauvaises dispositions du brutal, ne devait pas le protéger aussi efficacement contre la jalousie de ses jeunes camarades d'atelier.

A son arrivée chez le lapidaire, ceux-ci s'é-étaient dit entre eux :

« Bon ! en voilà un nouveau que le maître va avoir à battre ; tout ce qu'il recevra de coups, nous ne l'aurons pas. »

C'était un raisonnement aussi absurde que peu charitable qu'ils faisaient là, ces pauvrets; car, une fois en humeur de battre, Jérôme Ninus ne s'arrêtait pas à frapper sur un seul.

Comme ces gens à estomac complaisant, dont l'appétit augmente avec la profusion des mets, son besoin de frapper se mesurait sur le nombre des victimes qu'il rencontrait sous sa main, et sa colère montait en raison directe du plus ou du moins de matière châtiable que le mauvais sort mettait à sa disposition.

Ainsi, disions-nous, Hyacinthe Monvoisin, que les sévères règlements de l'hospice des orphelins ne trouvèrent jamais en faute, ne

mérita jamais non plus d'être battu par son terrible patron ; les espérances peu généreuses des onze autres souffreteux courbés sous la main de fer de maître Ninus furent trompées; bien plus, au lieu d'avoir sa large part des coups que le patron distribuait quotidiennement à ses élèves, le jeune Monvoisin fut souvent, et à son grand regret, la cause du supplément de bourrades et de horions que ceux-ci recevaient; car le brutal ne manquait jamais de faire main-basse sur les autres, à chaque fois que Hyacinthe avait donné une nouvelle preuve de son aptitude et de son courage au travail. Jérôme Ninus ne disait pas à l'enfant : — Je suis content de toi. — Il lui en eût trop coûté de laisser tomber de ses lèvres quelques bonnes paroles, mais il châtiait plus rudement les autres. C'était le seul encouragement qu'il crût devoir donner au laborieux orphelin.

Les malheureux apprentis, sentant que

leur condition devenait plus misérable à mesure que Hyacinthe gagnait en habileté, et ne trouvant aucun moyen d'arrêter l'essor de son intelligence, s'entendirent pour le perdre.

Depuis dix-huit mois à peu près il tournait le moulin du lapidaire au profit du maître commun, et son zèle, sa probité éprouvée lui avaient mérité d'être chargé par celui-ci de ces commissions de confiance qu'on hésite à donner aux apprentis de la classe vulgaire. C'était ordinairement à l'heure où cesse la journée d'atelier, et quand le repos est enfin accordé à ceux qui ont bien rempli leur tâche, que Jérôme Ninus envoyait en course le protégé de sa femme.

Or, durant une de ses tournées du soir qui devait se prolonger suffisamment pour que les apprentis pussent enfin arrêter leur plan de vengeance, ceux-ci descendirent sous pré-

texte de prendre l'air sur la place de Grève; alors, libres de débattre entre eux les grandes questions qui les préoccupaient, ils se formèrent en conciliabule autour d'une borne où l'on fit asseoir le président de l'assemblée.

Leurs griefs contre le dernier venu ayant été reproduits, il fut décidé que la supériorité que Hyacinthe avait acquise sur eux était une insulte, une humiliation continuelle pour le reste de l'atelier, et qu'il fallait que le maître, non-seulement le battît, mais encore qu'il le chassât.

Après bien des tâtonnements, celui qui avait le plus d'imagination fit part d'une idée si merveilleusement trouvée, que la presque unanimité des conjurés l'accueillit avec des transports de joie et d'admiration.

Le projet du petit vaurien n'était pourtant pas bien neuf, car pour trouver la date his-

torique de cette belle invention, il fallait remonter au temps de Joseph, frère de Benjamin, et à celui d'Ésope, l'ambassadeur du roi de Lydie. Qu'importe? l'auteur n'en reçut pas moins les éloges de ses complices, lesquels n'étaient pas plus familiarisés avec l'histoire sainte qu'avec celle du fabuliste phrygien.

« Oh ! cette fois, dit en fermant les poings l'agent provocateur de la conspiration, cette fois il n'y aura pas à dire non; le bon sujet sera battu, et ce sera un grand hasard même si maître Ninus ne le tue pas du premier coup. »

On a quelquefois tort d'exprimer franchement sa pensée tout entière, ceci soit dit surtout en matière de conspiration; car tel de nos complices, qui n'avait d'autre dessein que celui de se venger médiocrement de son ennemi, fait retour sur lui-même et abandonne

la partie quand il voit que les autres vont jusqu'à vouloir compromettre des jours qu'il ne songeait tout au plus qu'à menacer.

Plus d'un complot bien ourdi, et dont le succès semblait infaillible, ne dut, peut-être, de se voir éventé que grâce au scrupule d'un des conjurés à qui l'on montra du sang à répandre là où il n'avait vu d'abord qu'un tort à redresser.

Il en fut de ce petit plan de vengeance ébauché à mi-voix, le jour, durant les heures de travail, et définitivement arrêté entre huit petits garnements, le soir, après l'ouvrage, sur la borne d'une place publique, comme de ces grandes conspirations dont nous parlions plus haut. La méchante espérance du chef de l'entreprise donna à réfléchir à l'un des apprentis de maître Ninus, si bien que, tandis que les autres, enchantés de leur projet, se mettaient en devoir de remon-

ter chez eux pour mener à bonne fin l'heureuse idée adoptée d'enthousiasme, le plus sage de tous fit demi-tour à gauche, et, longeant le quai, il alla tout droit au-devant de Hyacinthe, qui revenait à la maison. Les deux apprentis se rencontrèrent à la hauteur du Pont-au-Change. « Halte-là! dit l'ex-conspirateur, en barrant le chemin à son camarade d'atelier; il est inutile d'aller plus loin, la place est bonne pour régler le compte que nous avons laissé en souffrance.

— Un compte avec toi? reprit le jeune Monvoisin, surpris de l'apostrophe. Tu veux rire; nous ne nous devons rien l'un à l'autre; ainsi, laisse-moi passer, car tu sais que maître Ninus n'aime pas qu'on s'amuse en route. »

Puis il voulut continuer à arpenter lestement son chemin, mais l'autre le retint de nouveau.

« T'es-tu jamais battu? demanda-t-il à Hya-

cinthe en relevant les parements des manches de sa veste, comme pour donner plus de liberté au mouvement de ses poings.

— Ma foi non : je ne me suis jamais battu, et même je n'ai guère envie de commencer, répliqua l'orphelin, qui ne savait pas encore où l'autre en voulait venir.

— Cependant, si l'occasion se présentait de répondre à une attaque? objecta le chercheur de querelles ; voyons, est-ce que tu n'as pas de cœur? est-ce que tu recevrais des coups sans les rendre?

— Je ne dis pas cela, car si on m'attaquait...

— Eh bien! voilà ton affaire! riposta vivement le brave petit ennemi de Hyacinthe, et il le poussa avec violence contre le parapet du quai. Oui, c'était un brave ennemi, je le

répète ; car celui-ci ne voulait pas devoir une vengeance personnelle à sa complicité dans une calomnie.

Le premier coup, bien que rudement porté, ne produisit sur Hyacinthe qu'une émotion de surprise; un moment même il crut que son camarade n'avait voulu que plaisanter; néanmoins il trouvait sa drôlerie de fort mauvais goût et il allait en exprimer son mécontentement; mais la seconde réplique ne se fit pas attendre; et comme elle lui était adressée absolument dans les mêmes termes, il vit bien que la chose méritait d'être prise au sérieux. Alors il se mit sur la défensive. Comme les coups continuaient à pleuvoir sur lui, et de plus belle encore, Hyacinthe ne garda pas longtemps une attitude toute passive. Son adversaire, qui ne voulait pas expliquer d'où lui venait cette rage de pugilat, finissait par faire feu aussi bien des pieds que des mains; force fut donc au pacifique élève de maître

Ninus de prendre une large part à l'action si chaudement engagée.

Indigné d'un procédé qu'il trouvait aussi étrange que peu galant, Hyacinthe ne se contenta plus de rendre coup pour coup, car prenant goût au jeu qu'on lui enseignait et acceptant enfin franchement la partie telle qu'on la lui proposait, bientôt il donna plus qu'il ne reçut; d'attaqué, il devint agresseur, et c'est aux applaudissements des curieux qui s'étaient groupés en cercle autour des champions, qu'il força à son retour son adversaire à reculer. Lorsque Hyacinthe vit son partner à distance, il fondit sur lui et l'enlaça vigoureusement dans ses bras. Pendant la durée d'une seconde à peu près, il le tint corps à corps, fixe, immobile et haletant, mais ferme encore sur ses pieds. Les juges du combat, les voyant ainsi fortement embrassés, demeuraient incertains du succès de la lutte, quand, par un dernier effort, le jeune Monvoisin fit perdre l'équi-

libre à son agresseur; alors il pesa de tout son poids sur celui-ci, le força de fléchir, et enfin il le terrassa.

« Ma foi, j'en suis fâché! dit-il, quand il vit son camarade couché sur le pavé, tu avoueras que je ne demandais pas à me battre.

— Et moi je suis content : j'ai ce que je cherchais, » reprit le vaincu encore tout étourdi de l'assaut qu'il avait eu à soutenir, et secouant ses oreilles comme un chien hargneux qui vient de se faire mordre.

Quand on s'est battu on s'explique. Ce vieil adage des braves gens du petit peuple, trop souvent adopté par les gouvernements, au plus grand dommage des gouvernés, ne pouvait cette fois encore manquer de trouver son application. Aussi, dès que celui qui avait succombé se fut remis de cette violente secousse, il se releva gaiement, prit le bras de

son vainqueur avec un entrain de familiarité qui marquait tant d'abandon et si peu de rancune, que, si ce n'eût été le bruit des coups qui avaient sonné dur aux oreilles des assistants, ceux-ci auraient été tentés de croire qu'ils venaient d'assister à un simple jeu d'enfants, désireux d'essayer leurs forces.

Le camarade de Hyacinthe, les yeux un peu gros, le corps passablement endolori çà et là, mais le cœur soulagé comme il le disait naïvement, partit donc, bras dessus bras dessous, avec son vigoureux collègue, et, chemin faisant, il se mit à lui apprendre le motif de son agression.

« Il n'y a que toi, lui dit-il, qu'on ne frappe pas à la maison; cela ne pouvait pas nous paraître juste; cependant, nous avons attendu avec patience, espérant que d'un jour à l'autre maître Ninus finirait par lever la main sur toi; il n'a pas voulu s'y décider, c'est pour-

quoi il a bien fallu que l'un de nous se chargeât de te battre; car tu n'es qu'un apprenti comme nous, et pourquoi donc alors serais-tu le seul qui ne saurait pas ce que pèse un coup de poing?

— Mais, objecta Hyacinthe, pourquoi me battrait-on si je fais mon devoir?

— Et pourquoi nous bat-on?

— Peut-être parce que vous ne faites pas le vôtre.

— Au fait c'est possible! » reprit le jeune vaurien, comme frappé de la réflexion lumineuse que cette simple réponse venait de faire naître dans son esprit; il continua, poursuivant l'explication des motifs du sentiment de haine qu'il avait partagé à l'égard de Hyacinthe. « Que ce soit de ta faute ou de la nôtre, il n'en est pas moins vrai que le maî-

tre a pour toi des ménagements qui ne peuvent pas nous convenir : ou tu es un apprenti, et alors il faut que tu reçoives ta part de mauvais traitements, pour que nous te considérions comme notre camarade ; ou tu es compagnon, et alors montre-nous ton livret, pour que nous te respections comme c'est notre devoir.

— Mais tu sais bien que j'ai encore cinq ans et demi d'apprentissage à faire.

— D'accord ! j'en conviens, et c'est pourquoi les autres et moi nous avions résolu, depuis plus d'un grand mois, de te chercher querelle ; mais voilà que quelques-uns des apprentis n'ont pas voulu s'arrêter à l'idée que je leur avais donnée ; ils ont cru en trouver une meilleure, et, en effet, leur complot n'était pas mal imaginé, car il ne s'agissait rien moins que de cacher dans ta cassette un des six couverts d'argent de la bourgeoise ;

elle se serait bientôt aperçue qu'il lui manquait quelque chose, et Dieu sait comme le bourgeois t'aurait arrangé s'il était venu à retrouver le couvert parmi tes hardes. »

A ces mots, Hyacinthe s'arrêta court ; il envisagea son camarade d'un air d'incrédulité; mais comme l'autre le regardait fixement à son tour, l'orphelin pâlit et murmura :

« Ah ! Seigneur! quelle abominable invention ! mais non, ça n'est pas possible ; je n'ai été ni traître, ni méchant avec les camarades; ils n'auraient jamais voulu faire ce que tu dis là ?

— Ce que je te dis doit être fait au moment où je te parle, répondit le bon garçon ; oui, tandis que nous nous battions, les autres étaient en train de cacher le couvert dans ta cassette.

— Et tu ne m'as pas averti plus tôt ! s'écria

Hyacinthe en précipitant le pas comme s'il eût espéré d'arriver assez à temps pour empêcher l'exécution du complot tramé contre lui.

— Je crois bien que je ne t'en ai rien dit! répliqua le brave petit bonhomme; si j'avais eu la sottise de commencer par là, tu n'aurais pas voulu prendre le temps de répondre à mon attaque, et je serais encore jaloux de toi; je te regarderais encore comme un ennemi dont il faut se venger à tout prix, tandis qu'à présent je sais ce que tu vaux; tu m'as donné mon compte; nous sommes amis pour toujours. »

Ils arrivèrent bientôt chez maître Ninus. Hyacinthe, pressé par l'inquiétante nouvelle qu'il venait d'apprendre, avait plus que regagné, en courant, les quelques minutes passées à faire preuve publiquement d'adresse et de courage. Jérôme Ninus consulta sa mon-

tre, et, comme l'apprenti était de plusieurs secondes en avance sur le temps qui lui avait été accordé pour faire ses courses du soir, le patron, si sévère qu'il fût, ne jugea pas qu'il y eût prétexte suffisant pour gronder son fidèle messager.

Si, moins inquiet du succès de la conspiration dont il devait être victime, l'orphelin avait pu prêter attention à ce que madame Ninus disait à son mari, il aurait eu une nouvelle preuve de l'empressement que mettait la bonne femme à le faire valoir auprès du maître, car rien de ce que Hyacinthe faisait de bien n'était passé sous silence par sa protectrice.

D'elle à lui, on eût dit une de ces chaudes préférences maternelles qui cèdent avec bonheur à leur force expansive.

Pauvre Geneviève Ninus ! elle avait perdu

son unique enfant, comme il commençait à peine à la connaître, et depuis elle n'avait trouvé que Hyacinthe à aimer parmi tous ceux qui l'entouraient. Ils étaient si peu dignes d'affection les autres apprentis de Jérôme Ninus ! Quant à son mari, on sait s'il était aimable.

L'orphelin ne prêta aucune attention au bien que Geneviève disait de lui ; il n'était préoccupé que de la révélation qui venait de lui être faite, et il se demandait quelle conduite il devait tenir pour échapper à une accusation calomnieuse sans perdre, cependant, ses injustes ennemis. Il avait pour eux du mépris, mais point de haine.

D'abord il lui fallut savoir si vraiment le complot criminel avait été mis à exécution ; il interrogea du regard la physionomie des complices, et, à leur air de triomphe anticipé, il comprit que la mauvaise action était commise.

Celui qui s'était séparé des coupables pour aller offrir ouvertement le combat à Hyacinthe poussait tout bas celui-ci du coude, afin de le décider à dénoncer les méchants avant qu'ils le forçassent, eux, à se défendre devant un terrible juge qui n'avait pas pour habitude de commencer par écouter de sang-froid la justification d'un accusé; mais l'orphelin s'y refusa absolument; il savait que toute discussion était dangereuse avec Jérôme Ninus, bien qu'on eût d'ailleurs pour soi la force de l'éloquence et la puissance du bon droit.

Cependant les petits vauriens s'applaudissaient entre eux de leur belle imagination, et ils attendaient avec impatience l'heure précise où la femme du lapidaire avait accoutumé de compter son argenterie.

Hyacinthe pensa qu'il était temps de prévenir le danger, et, aidé de son généreux ami, il monta au grenier, fouilla dans sa cas-

sette, il y trouva le couvert qu'on y avait traîtreusement caché ; l'honnête petit bonhomme le prit en frémissant des épouvantables conséquences de cette coupable ruse, puis il vint à bas bruit le replacer dans le buffet. Personne, excepté son généreux confident, ne put savoir ce qui s'était passé.

Bien surpris furent les conjurés quand ils virent à l'heure du souper que Geneviève Ninus ne signalait aucun manquant à l'appel, parmi ses pièces d'argenterie. Il y eut entre les apprentis des chuchotements, des regards d'intelligence pour se désigner le faux-frère qui, par son attitude victorieuse, ne fit que changer leurs soupçons en certitude. De là naquit une guerre sourde dans l'atelier de maître Ninus ; de là des provocations à mi-voix qui furent silencieusement accueillies. La petite rue des Coquilles, aujourd'hui belle et large voie, mais alors cloaque infect qui empestait le quartier de l'odeur de ses vices,

de sa misère et de ses immondices, la rue des Coquilles, disons-nous, fut plus d'une fois le théâtre où vinrent se dénouer les querelles soulevées par l'événement entre les élèves du lapidaire; mais tout cela se passa à l'insu du brutal, de sorte qu'à la fin du compte il n'eut personne à punir, pas même l'innocent.

LA FILLEULE DU MAITRE.

V

Nous avons dû nous étendre sur les premiers temps de l'apprentissage de Hyacinthe Monvoisin; car il était indispensable de le faire connaître à son début dans la vie, ce pauvre pensionnaire de l'hospice des orphelins, qui fut plus tard un héros. Il ne pouvait pas être un enfant ordinaire, celui à qui plus tard une si étonnante ambition vint au cœur, que, pour la concevoir et tenter de réussir, il fallait faire

à l'avance le sacrifice de sa raison et de sa vie.

Grâce à sa liaison avec le vieil algébriste qui avait encouragé son penchant naturel à la rêverie, Hyacinthe, tout jeune encore, était devenu un de ces forgeurs d'avenir qui ne font souvent, hélas! qu'élargir leur propre fosse en croyant qu'à force de creuser, ils pourront asseoir plus solidement les bases du monument qu'ils s'élèvent en imagination.

L'esprit méditatif et le cœur impressionnable, il vivait habituellement en lui jusqu'à ce qu'une cause digne d'intéresser sa sensibilité, d'ailleurs facile à irriter, vînt le rappeler au monde extérieur.

S'il se montrait sévère observateur de ses devoirs et continuellement attentif aux ordres d'un maître souvent capricieux, toujours incontentable, ce n'était pas qu'il aimât le métier qu'on lui avait donné ou l'homme qui

le lui enseignait. Hyacinthe Monvoisin, l'esprit continuellement fixé sur les prédictions de son ami, l'employé de l'hospice, subissait son apprentissage comme un temps d'épreuve qui ne pouvait retarder d'un moment son entrée dans la route inconnue où il devait atteindre un but glorieux. Qu'autour de lui le maî tre s'emportât, que les compagnons chantassent ou que ses jeunes camarades, profitant d'un moment de liberté, se fissent une joyeuse guerre à coups de tablier, lui, assis devant son établi, et tournant d'une main la manivelle, tandis que de l'autre il forçait la roue rebelle à ronger l'agate et le cristal, lui, n'entendait rien que le bruit de ses pensées; il ne voyait rien que cette route et ce but vers lesquels un invincible besoin d'être quelque chose le poussait toujours. Parmi des gens qui ne vivent pour ainsi dire qu'au dehors d'eux-mêmes, le rêveur devait trouver peu de sympathie, bien qu'à le prendre par le cœur, il fût ce qu'on appelle un brave com-

pagnon. Excepté la femme du lapidaire, à qui chaque soir il lisait un volume de roman; excepté le jeune apprenti qui avait préservé l'orphelin d'une odieuse accusation de vol, Hyacinthe ne comptait plus aucun ami dans la maison de Jérôme Ninus. Le maître, peu délicat sur le choix des épithètes quand il était d'humeur à formuler sa façon de penser sur quelqu'un, ne nommait pas le protégé de sa femme autrement que le sauvageon. Dans l'atelier on l'appelait le savant ou le poëte; deux surnoms qui, dans le vocabulaire des ouvriers, équivalent à un terme de mépris. Mais, poëte, savant ou sauvageon, Hyacinthe n'en arrivait pas moins courageusement au terme de son apprentissage; et, si après huit ans de zèle éprouvé et de conduite irréprochable, il n'avait pu contraindre le cœur réfractaire de son maître à éprouver pour lui un sentiment de bonne amitié, du moins forçait-il le rude et maussade personnage à s'avouer tout bas que, Hyacinthe devenu libre,

il se ferait un grand vide dans l'atelier, si celui-ci, à l'exemple des autres apprentis émancipés, se hâtait de sortir de cette galère.

Une fois déjà, Jérôme Ninus avait eu à subir la crainte de perdre son meilleur élève; nous voulons parler du jour où, appelé par son âge au tirage de la conscription, l'orphelin n'avait dû qu'à un hasard de la fortune de ne point mettre la main sur un mauvais numéro. Ce fut un crève-cœur pour maître Ninus quand il vit partir son apprenti pour l'hôtel de ville, où se faisait l'appel des jeunes conscrits; il y allait alors pour Hyacinthe d'un nouveau sacrifice de huit années, et cependant le cœur lui battit d'espérance quand il puisa dans l'urne municipale. Suivant ses propres sentiments, et d'accord avec les prédictions de son ami l'algébriste, il se savait promis à une destinée glorieuse; mais, dans son ignorance de la carrière où il devait s'illustrer, il se disait en consultant le sort :

« C'est peut-être au métier des armes qu'il m'est réservé de devoir un grand nom. »

L'épreuve tentée, il fut sur le point de murmurer contre le hasard qui le favorisait ; mais ce mouvement de dépit ne dura qu'un instant. Bien certain que nul ici-bas ne peut échapper à sa destinée, et surtout assuré comme il l'était qu'il y avait en lui de l'avenir, il revint prendre sa place à l'établi, en se disant :

« Si Dieu ne veut pas que je sois militaire, c'est qu'il a d'autres vues sur moi. »

Maître Ninus, qui s'était prudemment gardé de témoigner ses craintes au moment où Hyacinthe partit pour l'hôtel de ville, fut dispensé d'exprimer tout haut la satisfaction qu'il éprouvait quand il apprit que son élève était décidémentlibéré du service militaire.

« Puisque c'est fini comme cela, lui dit-il

au retour, va te remettre à l'établi, continue ta journée et tâche de regagner le temps perdu. »

Il parla ainsi pour en finir avec l'attendrissement et la joie de la bonne Geneviève qui n'avait pu retenir l'élan de son cœur lorsque Hyacinthe était venu lui dire en l'embrassant :

« Je ne serai pas soldat !

— Si l'on faisait un petit *extra* à dîner ? » dit-elle à son mari, quand le jeune Monvoisin fut rentré dans l'atelier.

« Un *extra !* et pourquoi faire ?

— Mais pour célébrer...

— Célébrer quoi ! interrompit le brutal ; ne dirait-on pas que voilà un événement qui

mérite de mettre toute la maison sens dessus dessous? qu'est-ce qu'il y a donc de changé? Le sauvageon est entré ici pour huit ans; il y restera jusqu'à la fin de son apprentissage; n'est-ce pas convenu il y a longtemps? Avec la meilleure volonté du monde, je ne vois pas où tu peux trouver là dedans le prétexte d'une fête à chômer; d'ailleurs je n'aime pas les festins; ainsi, règle-toi là-dessus. »

Il n'y eut pas de fête; mais le soir, après la veillée, quand tout le monde se fut retiré et que Hyacinthe, qui d'ordinaire veillait plus tard que les autres apprentis pour faire la lecture à sa bourgeoise; quand Hyacinthe, disons-nous, eut pris son livre et se fut assis auprès de dame Ninus, occupée d'un ouvrage de couture, celle-ci ne laissa pas à son favori le temps de lui lire une seule ligne du roman commencé la veille; elle ne songea qu'à lui parler de la joie maternelle dont l'heureux événement du jour avait rempli son cœur;

elle lui parla aussi de l'avenir, dont maintenant on pouvait s'entretenir en toute assurance, puisque la loi terrible de la conscription n'avait plus de droit sur lui.

L'avenir que la bonne femme arrangeait pour Hyacinthe était simple et doux comme sa belle âme ; il ne s'agissait que d'un petit établissement des plus modestes, que, suivant elle, l'intelligence de l'orphelin saurait bien faire prospérer ; il fut même question de mariage.

Geneviève Ninus avait trouvé, disait-elle, la femme qui convenait à Hyacinthe. Lui, il l'écoutait en souriant ; il la remerciait de ses excellentes intentions ; et pour la rendre heureuse, il disait avec elle :

« Oui, c'est bien là ce qu'il me faudrait. »

Mais tout bas, intérieurement, il songeait

à ses rêves, aux calculs savants du vieil employé de l'hospice, et il se répétait : « J'aurai mieux que cela ; je serai plus encore ! »

Le temps avait marché : on était arrivé au terme des huit années d'apprentissage. Maître Ninus aurait bien voulu passer sous silence ce grand jour de la délivrance de Hyacinthe; mais l'administration de l'hospice des orphelins, qui, de loin comme de près, veille sur ses pensionnaires, prit soin, le matin même de ce jour, d'apprendre au jeune Monvoisin qu'il était libre enfin, et que son travail aussi bien que sa bonne conduite ne devaient plus profiter qu'à lui seul.

« Te voilà content, lui dit Jérôme Ninus; tu vas faire comme mes autres vauriens d'apprentis, tu vas courir la prétentaine. Eh bien! va au diable si tu veux ; je ne courrai pas après toi pour te retenir.

— Me renvoyez-vous ? demanda Hyacinthe.

— Je te renverrai quand ça me fera plaisir; je n'ai pas besoin de la permission de personne pour donner son compte au compagnon qui ne fait pas mon affaire. »

Traduit en langue vulgaire, ceci voulait dire : — Je souhaite que tu restes avec moi.

Hyacinthe, en attendant qu'il entrât dans cette voie glorieuse qu'il espérait toujours de voir s'ouvrir devant lui, demeura comme par le passé chez maître Ninus.

Où aurait-il trouvé ailleurs quelqu'un qui l'aimât comme la femme du lapidaire ?

Il n'abusa pas de son premier temps de liberté : c'était encore la même ardeur à l'établi, et le soir les mêmes heures de lecture auprès de madame Ninus.

Cependant le nouveau compagnon ne pou-

vait se résoudre à coucher maintenant sur la paille, dans le chenil réservé exclusivement aux apprentis de la maison. Il eut d'abord une petite chambre située à l'étage supérieur de la maison. La bonne Geneviève se chargea de l'aider à meubler son nouveau logement; mais, six mois après environ, le local sembla trop étroit à Hyacinthe; il le quitta un jour pour aller demeurer dans une autre maison assez éloignée de celle que Jérôme Ninus habitait.

« Cela va mal! dit celui-ci à sa femme! voilà le sauvageon qui commence à vouloir changer de tanière; il finira bientôt par nous débarrasser tout à fait de sa présence. »

« Cela va mal! se disait Geneviève à part soi; Hyacinthe trouve tous les jours un nouveau prétexte pour cesser sa lecture une heure plus tôt qu'autrefois, et, souvent même, il ne me lit rien du tout; le pauvre enfant s'ennuie, il devient de plus en plus triste et silencieux;

il semble vouloir se retirer de nous; allons, je vois bien qu'il faut chercher un moyen pour le retenir ici; ce moyen, je le chercherai. »

Comme maître Ninus ne pouvait pas toujours dissimuler l'inquiétude que lui causait le changement survenu dans la façon d'agir de son meilleur élève, changement qui devait faire supposer des projets cachés, il en parla un jour si franchement à sa femme, que celle-ci n'eut plus qu'à lui faire part du dessein qu'elle avait conçu pour conserver à l'atelier du lapidaire un sujet aussi précieux que l'était le jeune Monvoisin.

« Il faut marier Hyacinthe, lui dit-elle; il faut le traiter comme s'il était notre enfant, lui assurer la succession de ton établissement, et alors tu verras qu'il ne songera plus à nous quitter. »

Jérôme Ninus ne donna pas fort gracieu-

sement dans l'ouverture qui lui était faite; il prétendit qu'il n'avait ni le temps, ni la volonté de chercher une femme pour son apprenti, et que quant à lui céder son établissement, il était inutile d'en parler maintenant, attendu qu'il avait encore bien des apprentis à rosser avant de déposer le fouet du maître dans les mains de son successeur.

« Encore, dit-il, si nous avions une fille, on pourrait peut-être causer de quelque chose.

— Nous avons une petite cousine, ta filleule, Lise Hutin.

— Une belle trouvaille, ma foi! une lingère qui gagne quinze sous par jour.

— Hyacinthe n'est pas un millionnaire.

— Tu ne sais ce que tu dis, Geneviève; ce mariage-là ne peut pas se faire; les jeunes gens ne se connaissent même pas.

— Ils se connaîtront.

— Ne vas-tu pas t'amuser à promener le sauvageon de chez l'un chez l'autre, pour que Lise le rencontre quelque part?

— Non, mais en faisant venir Lise chez nous!

— C'est ça, et puis quand ils se seront vus un quart d'heure, comme par hasard, à la maison, les bêtises tourneront la tête à ce jeune homme, il ne fera plus rien qui vaille; il perdra son temps, et l'ouvrage restera en souffrance; je n'entends pas ça! ajouta-t-il en se fâchant tout rouge.

— On pourrait, dit Geneviève, prendre Lise à la journée chez nous, pendant trois semaines ou un mois : de cette façon les enfants auraient le temps de se voir, de se connaître, et il n'y aurait de temps perdu pour personne.

— Laisse-moi tranquille, tu m'ennuies ! »

Maître Ninus ne répondit pas autre chose, sa femme s'en contenta : c'était une manière de dire : fais ce que tu voudras, je consens à tout.

Deux jours après cet entretien, grâce à l'empressement de la bonne femme, la filleule de maître Ninus était établie chez son parrain, en qualité d'ouvrière.

Si Geneviève n'avait pas cru devoir instruire tout d'abord Hyacinthe de ses vues touchant Lise Hutin, du moins elle mettait tous ses soins à réunir les jeunes gens, aussi souvent qu'elle le pouvait faire, sans offusquer son maussade époux ; car celui-ci, au risque d'effaroucher les amours, n'eût pas manqué de jurer tous ses jurons, s'il se fût aperçu que sa femme faisait perdre du temps à son compagnon. Donc Hyacinthe ignorait

qu'on voulût le marier; aussi, c'est à peine, la première semaine durant, si, par un coup d'œil de curiosité et quelques mots de politesse, il fit attention à cette charmante jeune fille, venue là tout exprès pour lui, et qui ne perdait pas, elle, une seule occasion de remarquer sa taille élégante, son visage empreint de cette mélancolie et de cette sorte de désespoir rêveur qui lui avait valu le surnom peu harmonieux de sauvageon.

COLÈRE DE MAITRE NINUS.

VI

La bonne Geneviève n'avait pas été aussi discrète envers la filleule de son mari qu'auprès de Hyacinthe; Lise savait bien pour quel motif on la retenait à la journée chez maître Ninus; elle n'avait pas eu besoin de se faire violence pour disposer son cœur à l'amour qu'on voulait lui inspirer en faveur du jeune compagnon; elle le trouvait si bien à son gré qu'à défaut des encouragements de dame Ninus elle l'eût aimé d'elle-même. Les inten-

tions maternelles de l'excellente femme ne servirent donc qu'à la faire mieux persévérer dans ce qui eût été d'ailleurs un parti pris d'avance.

« Quel joli mari j'aurai là ! c'est dommage qu'il soit peu causeur !

— Oh ! s'il savait ce que je lui destine, disait Geneviève, il ne serait pas ainsi.

— Alors dites-le-lui donc, pour que je l'entende parler.

— Patience, mon enfant ! ce n'est point à toi à faire les avances.

Comme la femme du lapidaire voulait traiter la grande question du mariage avec une sorte de solennité, elle s'était tracé un plan de conduite dont elle eût été bien fachée de dévier.

D'abord, suivant elle, avant de parler il fallait que Hyacinthe commençât par lui adresser quelques mots touchant la filleule de maître Ninus ; et à ces mots Geneviève se promettait de répondre par un sourire mystérieux et digne, qui eût voulu dire : Nous causerons de cela en famille dimanche prochain.

Mais depuis qu'elle avait ainsi arrangé les choses, le premier dimanche s'était passé, et Hyacinthe ne se montrait nullement empressé de parler. Le jeune compagnon venait le matin commencer sa journée à l'atelier, et il semblait affecter de partir aussitôt que sonnait la dernière heure de la veillée, comme s'il eût pris à tâche de reculer l'entretien que Geneviève voulait lui voir commencer au sujet de sa jeune filleule.

Hyacinthe n'apportait plus avec lui son déjeuner, et c'est pourtant sur le temps de

repos que nécessitait ce repas que sa protectrice avait compté pour en arriver définitivement à ce qu'elle avait à cœur. Bien plus ; deux fois le compagnon refusa l'invitation à dîner que Lise fut chargée de lui porter de la part de la bourgeoise. Cette dernière n'y tint plus, et, curieuse enfin de savoir si c'était de la part de son protégé timidité ou indifférence, elle lui dit un samedi soir, comme il se disposait à quitter l'ouvrage :

« Tu ne nous as pas fait voir ton nouveau logement, Hyacinthe, il me semble qu'il serait temps de pendre la crémaillère ; mon mari ne demande pas mieux que d'aller déjeuner chez toi ; on ne travaille pas le dimanche, invite-nous pour demain; et quant à la dépense, que cela ne t'inquiète pas, je m'en charge. »

Hyacinthe éprouva un tremblement convulsif en entendant Geneviève lui parler

ainsi ; il fut quelques secondes avant de pouvoir répondre.

« Bon ! je sais ce qui te tarabuste l'esprit, continua la bonne femme ; tu voudrais savoir si Lise consentira à venir avec nous ; je devrais peut-être te laisser la surprise de sa visite ; mais non, je ne veux pas te tourmenter, sois tranquille ! la petite sera de la fête.

Et la petite était là, alors que la femme du lapidaire faisait cette aimable proposition au jeune ouvrier. Lise baissait les yeux, elle rougissait et détournait la tête pour cacher sa rougeur ; son pauvre cœur était à la torture. Hyacinthe ne répondit pas ; il semblait craindre de la regarder en face.

« Eh bien ! c'est convenu, n'est-ce pas ? reprit de nouveau l'entremetteuse en fait de mariages ; quant à ce qui est d'inviter mon bougon, continua-t-elle, tu n'as pas besoin

de t'en embarrasser ; je saurai bien le décider à venir chez toi. D'ailleurs il s'agit d'en finir au sujet de quelque chose que j'ai depuis longtemps dans la tête ; oui, de quelque chose qui te concerne particulièrement; pourtant ça ne concerne pas absolument que toi seul. »

Geneviève Ninus eut grand soin d'appuyer sur ces derniers mots afin d'éclairer l'intelligence de Hyacinthe, qui, cette fois, semblait plus paresseuse que de coutume; le coup de coude significatif qu'elle donna à l'apprenti de maître Ninus, en finissant de parler, obligea celui-ci à lever les yeux sur elle. Alors la bonne femme, continuant à tout expliquer du regard, adressa, coup sur coup, de si singulières œillades tantôt à Lise, tantôt à celui qu'elle considérait déjà comme le mari de la jeune ouvrière, qu'il fut bien obligé de comprendre à la fin quelles espérances madame Ninus avait fondées sur lui.

Le tremblement convulsif de Hyacinthe n'en devint que plus visible. La marieuse en augura bien; quant à la petite lingère elle s'y trompa beaucoup mieux encore : quelle est la jeune fille de dix-huit ans qui, en présence du beau garçon dont elle est affolée, ne se dit pas : — Il m'aime!

Tout ceci cependant ne terminait rien; la conversation ne pouvait pas continuer sur ce ton; Geneviève voulait obtenir une parole décisive, c'est pourquoi elle reprit de nouveau :

« Tu vois bien que c'est tout de bon que je te parle; ainsi il faut dire oui ou non : veux-tu que nous allions rendre visite à ton petit ménage?...

— Pardonnez-moi, balbutia le jeune ouvrier; mais il ne m'est pas possible de vous recevoir chez moi.

— En vérité! s'écria madame Ninus, ah ça, as-tu perdu la tête? comment! on te fait une charmante proposition pour te mettre à même d'entamer une affaire de laquelle dépend ton avenir!

— Mon avenir! répliqua Hyacinthe en relevant cette fois la tête avec fierté, mon avenir! je ne le cherche plus, je l'ai trouvé; je n'ai plus rien à demander ni à Dieu ni aux hommes. »

Lise demeura tellement interdite qu'elle ne songea pas même à dissimuler sa confusion.

« Eh! mon Dieu, continua Hyacinthe en la regardant presque avec effroi, est-ce que vous m'aimeriez aussi, mademoiselle? »

Cette question inconvenante heurta si fort la filleule de maître Ninus, qu'elle y répon-

dit par un « non ! » bien positif, mais que démentait cependant l'expression affligée de ses regards.

A cette réponse négative, nécessitée par l'impertinence de la question; réponse que madame Ninus blâmait intérieurement, car la bonne femme s'imaginait qu'elle seule suffisait pour détruire ses chères espérances; à ce non trop vivement articulé pour être l'expression véritable de la pensée de Lise, le compagnon tendit la main à la jeune fille et reprit en lui souriant de l'air du monde le plus affectueux :

« Merci ! mademoiselle, oh ! grand merci, vous soulagez ma conscience d'un poids énorme; il est si cruel d'aimer seul ! j'ai connu cette souffrance-là; mais grâce au ciel, maintenant... »

Il s'arrêta à ce dernier mot, et fit aux deux

femmes un petit signe de tête amical, puis il partit sans répondre autrement à la proposition qui lui avait été faite pour le lendemain.

Qui fut stupéfaite de ce départ précipité? la femme du lapidaire. Quant à Lise, elle se sentit si profondément humiliée qu'elle ne put retenir ses larmes.

« Et le plus malheureux pour moi, disait la pauvre fille, c'est que je l'aime! hélas oui! je l'aime, cet iroquois-là! Il y a huit jours, je ne m'inquiétais pas de savoir s'il était ou s'il n'était pas de ce monde; et voilà à présent que je ne saurai plus comment faire pour ne pas penser à lui : vous aviez bien besoin de me faire venir ici pour travailler si près de lui!

Geneviève Ninus avait tout à la fois à dévorer sa propre indignation et à consoler la

filleule de son mari : des deux parts c'était une tâche doublement difficile. L'arrivée du maître la tira d'embarras; car, devant lui, force était de se taire.

Lise, sous prétexte qu'elle était indisposée, refusa de prendre part au souper et demanda à retourner chez ses parents. En partant, elle serra la main à Geneviève Ninus, et lui dit :

« Vous avez fait le malheur de ma vie; c'était dans une bonne intention, je ne vous en veux pas, mais jamais je ne remettrai les pieds chez vous. »

Le maussade se douta bien que tous les chuchotements qu'il entendait avaient trait à l'amour et au projet de mariage de la filleule et de son compagnon : deux choses et deux personnes qui ne l'intéressaient que médiocrement. Il interpella sa femme de sa grosse voix de maître, afin qu'elle lui servît son souper qui refroidissait sur la table.

« Est-ce que la journée n'est pas assez longue pour vous conter toutes vos sottises? » cria-t-il du fond de son atelier.

Cet appel était trop positif pour que Geneviève n'y répondît pas; elle quitta la jeune affligée sans avoir pu lui dire autre chose que ces mots si peu consolants :

« J'irai demain chez Hyacinthe pour savoir au juste ce qui en retourne.

— C'est inutile! repartit Lise d'une voix suffoquée par les sanglots, je ne veux plus entendre parler de lui. »

Le lendemain matin, quand maître Ninus fut parti pour faire sa tournée de la huitaine chez ses pratiques, la bonne Geneviève se prépara au plus vite afin de surprendre au gîte le mystérieux Hyacinthe; mais si elle se trouva prête en un instant, ce fut grâce à l'activité

de Lise, qui, malgré sa promesse de la veille, était venue ce jour-là plus tôt que de coutume. Afin de presser le départ de dame Ninus, la jeune ouvrière se hâta de repasser un fichu de cou de la digne femme et de relever les gros tuyaux de dentelles de son bonnet des dimanches.

Enfin Geneviève partit.

« Je manquerai la messe, disait-elle en cheminant, mais c'est égal ! Hyacinthe nous cache quelque chose ; son secret me tourmente, et à tout prix je veux en avoir le cœur net. »

En peu d'instants elle fut à la porte de la maison que son protégé habitait. Cette maison se composait de deux corps de logis ayant issue sur la même cour ; le bâtiment principal, élevé de cinq étages, occupait le milieu et faisait retour à droite ; à gauche, était une es-

pèce de hangar au-dessus duquel on avait construit trois petites chambres à la hauteur d'un entresol ordinaire; on y parvenait par un petit escalier droit, destiné seulement au locataire de cette modeste habitation.

C'est là que demeurait le jeune Monvoisin.

Une lampe de forme gracieuse avait été suspendue au plafond de l'escalier par les soins du locataire qui la faisait allumer tous les soirs à ses frais. Ce fut un obligeant voisin qui donna ce renseignement à madame Ninus, alors qu'elle s'informait auprès de lui de la demeure de Hyacinthe.

Les murs du petit escalier qui menait au logement du jeune ouvrier étaient repeints à neuf; un fourreau de velours cramoisi, terminé par des crépines d'or, comme la poignée d'un cierge de communiante, dissimulait dans toute son étendue la grossière rampe de bois vermoulu, et, de marche en marche, il y avait

un petit tapis vert assez étroit pour laisser voir combien l'escalier, mis en couleur, était entretenu avec soin. La bonne femme crut rêver à cet aspect coquet, qui indiquait si peu le logis d'un paüvre compagnon lapidaire ; elle voulut faire jaser le voisin ; mais celui-ci ne put rien lui dire, sinon que le singulier locataire du petit corps de bâtiment avait des habitudes fort réglées et qu'il rentrait tous les soirs à la même heure. On ne l'avait jamais vu recevoir âme qui vive, et, s'il paraissait éviter de lier conversation avec les gens qu'il rencontrait, du moins il ne passait jamais devant quelqu'un sans ôter poliment son chapeau.

Ce que dame Ninus voyait, ce qu'elle venait d'entendre ne fit que la rendre plus persévérante encore dans l'idée de surprendre le secret de Hyacinthe ; elle remercia le voisin et monta les vingt marches qui la conduisirent à la porte de son protégé.

Une jolie porte, peinte à neuf comme les murs de l'escalier, était ornée d'un bouton de cuivre si bien poli qu'il fit miroir à Geneviève quand celle-ci pencha la tête pour essayer de voir à travers le trou de la serrure ce qui se passait dans l'intérieur de l'appartement. La curieuse fut bien empêchée dans son dessein, car un rideau de soie avait été placé tout exprès derrière la porte, pour faire obstacle aux indiscrets.

On parlait chez Hyacinthe, donc il y avait quelqu'un.

Madame Ninus jugea que le moment avait été merveilleusement choisi pour obtenir un éclaircissement; elle frappa deux ou trois petits coups, le bruit des voix cessa.

« Qui diable ça peut-il être? » se demanda-t-elle avec un serrement de cœur.

Sans se l'expliquer, la bonne créature

éprouvait un sentiment de crainte; cependant elle recommença à frapper, et cette fois ce fut moins timidement.

Quelques secondes se passèrent encore sans que Hyacinthe répondît; oh! alors elle prit une belle résolution, et c'est à poing fermé qu'elle heurta de nouveau à la porte.

« Qui est là? que voulez-vous? demanda d'une voix sourde et émue l'habitant du petit escalier à rampe de velours.

— Pardieu! c'est moi, ta bourgeoise, Geneviève Ninus; allons, ouvre-moi et ne crains rien, je suis seule.

— Seule, bien sûr? demanda Hyacinthe.

Il fallait qu'il eût grand motif d'inquiétude pour parler ainsi, car jamais jusque-là il n'avait douté de la parole de Geneviève Ninus. Elle le rassura par un serment de bonne

femme qui ne sait pas mentir; car, dans cette circonstance étrange, elle ne songeait guère à se trouver blessée de l'offensante incrédulité de son enfant d'adoption.

Lorsque Hyacinthe n'eût plus le droit de suspecter la franchise de la visiteuse, il lui dit, mais toujours de l'intérieur :

« Descendez dans la cour, j'irai vous y rejoindre dans un instant. »

Geneviève voulut se récrier contre l'impolitesse; mais le jeune Monvoisin l'interrompit par ces mots glissés à voix basse par la serrure :

« Descendez, je vous en supplie, il y va de mon bonheur, il y va de ma vie! »

Madame Ninus, effrayée, reprit bien vite la rampe à crépine d'or, et elle ne s'arrêta qu'au bas de l'escalier.

LE MYSTÈRE.

VII

Hyacinthe ne se fit pas attendre. Il ouvrit sa porte à bas bruit, baissa avec précaution le rideau de soie qui la recouvrait d'ordinaire; après quoi il tira doucement la porte sur lui, fit tourner deux fois la clef dans la serrure, et prit cette clef à laquelle pendait une chaîne d'acier. Il passa cette chaîne à son cou et il la ferma avec un glissoir à secret. Pour lui arracher cette clef, il aurait fallu briser la chaîne.

Quand Hyacinthe s'offrit aux regards de la bonne Geneviève, il avait le teint pâle et les traits fatigués d'un homme qu'on vient d'arracher au sommeil qui a suivi l'orgie. Ses yeux ne se posaient fixes nulle part; sa voix, sa démarche, son visage accusaient un désordre intérieur, qui n'était pas l'ivresse sans doute, mais qui devait comme elle inspirer un sentiment de terreur et de pitié.

« Bonté divine! dit madame Ninus, que signifient tous ces mystères? et que s'est-il donc passé chez toi pour que tu sois fait ainsi, et pour que moi-même je ne puisse pas entrer dans ton logement?

— Ni vous ni les autres n'y entreront jamais! dit-il avec résolution.

— Il faut donc que tu commettes quelque atrocité là dedans; voyons, réponds, malheureux! fais-tu de la fausse monnaie? graves-tu

donc de faux billets de banque? Oh ! si j'étais ta mère, je te forcerais bien à me dire la vérité.

— Vous êtes ma mère, reprit Hyacinthe, sinon par le sang, vous l'êtes par le cœur du moins; et cependant vous ne saurez rien. Non, je ne vous en dirais pas davantage quand bien même vous m'interrogeriez à genoux et les mains jointes, comme lorsque l'on prie Dieu. Lui qui m'entend, il le sait bien : j'aimerais mieux donner mon sang que mon secret.

— Hyacinthe, vous êtes un ingrat, vous en agissez mal avec moi, qui vous ai toujours voulu tant de bien.

— Oui, je le sais, vous m'avez toujours témoigné une tendre amitié, dit-il; je sais aussi que vous ne voulez que mon bonheur; mais quand je vous aurai dit que je suis heureux, plus heureux qu'il n'est donné à un homme

de l'être, qu'aurez-vous besoin de savoir et comment et par qui? Faut-il vous dire encore que c'est à un ange que je dois mon bonheur, à un ange venu tout exprès sur terre pour moi, pour moi seul? Eh bien! je vous l'ai dit maintenant; mais laissez-moi et ne m'en parlez pas davantage, ou je vais prononcer son nom tout haut, et ce serait un sacrilége!... Oh! ne me faites pas parler... ma mère, ne me faites pas parler! »

A mesure qu'il disait cela, son visage s'animait, ses yeux semblaient s'illuminer, mais ils prenaient en même temps une animation furieuse qui fit reculer de quelques pas la simple et bonne ménagère de maître Ninus.

« C'est étonnant, pensa-t-elle dans le premier moment de stupeur, je ne le croyais pas enclin à la boisson! »

Elle ne pouvait se figurer que le singulier

état dans lequel elle voyait Hyacinthe pût avoir une autre cause que l'ivresse du vin; et cependant, lorsqu'elle tourna de nouveau les yeux vers cet escalier si bien ciré et tapissé avec tant de soin; vers cette rampe élégante et ce rideau de soie qui servait de portière à l'appartement du jeune compagnon, Geneviève vit clairement que toutes ces idées d'ordre et de luxe même ne pouvaient pas venir d'une tête égarée par l'habitude honteuse de la débauche, et elle se dit :

« Il faut qu'il y ait autre chose! »

Ce premier moment d'exaltation passé, Hyacinthe retomba dans son attitude rêveuse; mais un sourire continuel errait sur ses lèvres entr'ouvertes, comme pour faire passage à ce bonheur ignoré qu'il ne pouvait contenir en lui tout entier.

Un peu rassurée par le calme apparent du

jeune compagnon, dame Ninus reprit, mais par un sentiment d'intérêt bien plus que par curiosité :

« Puisque tu es si heureux que cela, je suis bien sûre que tu vas me confier, à moi, ta bourgeoise, ton autre mère enfin, le secret de ton bonheur ; tu sais bien que je n'en dirai rien à personne. »

Elle avait pris un air si caressant pour encourager Hyacinthe à lui faire cette confidence, qu'en vérité il ne pouvait sans cruauté se refuser à tout lui dire.

« Attendez-moi là, » répondit-il, après avoir réfléchi un moment, et puis il remonta chez lui avec précipitation.

C'est avec impatience, on peut le supposer, que Geneviève attendit le retour de son fils d'adoption. Enfin il reparut, elle allait donc tout savoir !

Il prit les mêmes précautions en sortant de chez lui pour la seconde fois; Hyacinthe s'assura si sa porte était bien close; après quoi il vint à madame Ninus et l'attira mystérieusement sous le hangar.

« Voyons, que me voulez-vous? dit-il avec une sorte d'inquiétude nerveuse et comme s'il eût oublié ce que la bonne femme lui avait déjà demandé dix fois, depuis un quart d'heure qu'elle jasait avec lui.

— Ce que je veux? c'est ton secret, et tu sais bien que tu ne peux pas me le refuser.

— Mon secret! mon secret! balbutia Hyacinthe, avec un tremblement convulsif, semblable à celui qu'il avait éprouvé la veille, lorsqu'elle était venue lui faire cette proposition de déjeuner, qu'il avait enfin repoussée avec tant d'énergie. Il eut encore un moment de combat intérieur; mais, rappelé de nou-

12.

veau à la promesse qu'il avait à peu près faite de parler avec franchise à Geneviève, il retroussa vivement une de ses manches, et lui montra son bras nu :

— Voyez, lui dit-il, mais voyez donc !

Geneviève, revenue à son premier effroi, ne s'occupait que des regards flamboyants du jeune compagnon, et c'est seulement en sentant une goutte de sang la frapper au visage, qu'elle regarda le bras qu'il lui montrait.

Le malheureux venait de s'ouvrir une veine, et il riait !

« Miséricorde ! il s'est blessé !

— Parlez tout bas ! ce n'est rien; mais, je vous l'ai dit tout à l'heure, j'aime mieux vous donner mon sang que mon secret. Tenez, voyez plutôt si j'ai menti : il coule !

— Assez! assez! je n'en veux pas savoir davantage; ne parlons plus de rien,» reprit madame Ninus en se hâtant de déchirer un morceau de son mouchoir pour arrêter l'effusion du sang et fermer la blessure; puis, quand la compresse fut posée, elle l'assura avec le reste du mouchoir.

Tant que Hyacinthe eut besoin des soins de Geneviève, elle resta là sans éprouver d'autre émotion que celle de la pitié; mais, dès qu'elle eut achevé le pansement, le sentiment de sa sûreté personnelle, qu'elle sentait compromise auprès de ce furieux, l'emporta sur celui de la curiosité; elle quitta le blessé et se mit à reprendre à grands pas le chemin de sa maison.

Au fait, qu'avait-elle besoin d'attendre autre chose? maintenant, ne savait-elle pas bien toute la vérité? Hyacinthe le rêveur, Hyacinthe le sauvageon, comme disait maître Ninus,

celui qui se prétendait heureux, se trompait : il était fou !

Elle arriva tout en larmes chez elle, et cela se comprend : nous l'avons dit déjà : pour Geneviève, le jeune Monvoisin n'était pas un apprenti comme les autres; elle ne voyait pas simplement en lui un élève de son mari; c'était le choisi de son cœur, son enfant d'adoption. Seulement, ce qui faisait dire à la bonne femme : — Je ne suis pas tout à fait sa mère, — c'est qu'elle avait eu peur de lui.

Lise, attendant le retour de la messagère avec une vive impatience, guettait Geneviève par la croisée : dès qu'elle l'aperçut tourner le coin de la place, et enfin entrer dans l'allée de la maison, la jeune fille courut à sa rencontre et se trouva face à face avec elle au milieu de l'escalier.

« Dites-moi vite ce qui s'est passé, car mon

parrain est là, et vous savez bien que devant lui on ne peut pas se parler. »

Parler ! c'était bien la chose impossible pour la pauvre Geneviève; son émotion, jointe à un violent battement de cœur causé par la précipitation de sa marche, l'avait absolument privée de l'usage de la voix.

C'est en vain que Lise l'arrêta au passage pour l'interroger, elle ne put rien savoir; mais au regard désespéré que la bonne femme lui adressa, elle vit bien qu'il n'y avait plus à compter sur le beau compagnon dont son jeune cœur avait été si facile à s'éprendre.

Ainsi que la veille, Lise murmura :

« Pourquoi me l'avez-vous fait connaître ? »

Puis, comme elle voyait que les forces manquaient à madame Ninus, épuisée par sa course trop rapide, elle lui prit le bras et l'aida à

monter jusqu'à son troisième étage. Maître Ninus s'était pris de querelle ce matin-là avec une de ses pratiques; on l'avait même assez brutalement congédié. En rentrant, il s'était donné la satisfaction de tomber à bras tendu sur deux pauvres apprentis qui s'étaient permis de rire sous cape de sa mine refrognée; mais cela n'avait pas suffisamment soulagé son cœur; aussi Dieu sait s'il était en train de partager l'attendrissement de sa douce moitié.

« Pourquoi n'es-tu pas ici quand je rentre? d'où viens-tu avec ton air effaré? ne dirait-on pas qu'elle a vu le diable à la messe?»

Geneviève ne répondit pas. Il fallait bien qu'elle prît le temps de respirer.

Maître Ninus continua :

« Voyez si elle soufflera mot, cette man-

geuse de bon Dieu-là ! On croirait, en vérité, qu'elle attend la permission de M. le curé pour répondre ! »

On aurait peine à croire qu'une pointe d'intérêt en faveur de sa femme perçait à travers ses blasphèmes ; cependant rien n'est plus vrai : Jérôme Ninus avait été frappé du bouleversement intérieur empreint sur les traits de Geneviève, et, quoi qu'on en puisse dire, il aimait celle-ci; oui il l'aimait, mais d'une affection toute sauvage, comme un animal grossier aime la main qui le soigne, sans se rendre compte de l'instinct qui lui fait respecter cette main-là lorsqu'il mord toutes les autres.

La femme du bourru ne se trompa pas sur le mouvement de sensibilité qui inspirait à son mari ces questions si brutalement formulées.

« Voyons, ne t'inquiète pas, lui dit-elle; je

n'ai rien, il ne m'est arrivé aucun malheur; mais c'est à ce pauvre Hyacinthe.

— Et qu'est-ce que tu viens m'ennuyer avec ton Hyacinthe?

— J'ai été chez lui.

— Pourquoi faire? pour le tourmenter avec ta sotte idée de mariage? Je ne veux pas entendre parler de ça; qu'on me fiche la paix, ou je flanque à la porte les mariés et la marieuse! »

Lise, qui n'était pas faite, ainsi que la femme de son parrain, aux terribles façons d'agir de maître Ninus, se réfugia dans un coin de la chambre, et pleura.

« Allons! ne va-t-on pas beugler ici à présent? est-ce que je n'ai pas assez de mes ennuis sans encore entendre geindre à propos de sottises et d'amourettes?

— Hélas ! dit Geneviève, il n'y a plus d'amour ni de mariage à espérer pour Hyacinthe : le malheureux a perdu la raison ! »

La jeune fille, à ces mots, se rapprocha de madame Ninus, et, l'intérêt l'emportant sur la peur qu'elle avait de son parrain, elle supplia la bonne femme de tout lui dire.

Le lapidaire, au lieu d'écouter, se mit à se promener dans la chambre en marmonnant à demi-voix des paroles de colère; mais malgré son parti pris de ne rien entendre, il fut bien forcé d'interrompre sa promenade quand la bonne femme en arriva au récit de la piqûre de la veine, et qu'elle montra sur son fichu de cou une gouttelette du sang de Hyacinthe qui avait jailli jusque sur elle.

« Mais c'est donc un enragé que ce gueux-là ! dit-il; qu'il prenne garde à lui ! s'il n'arrive pas demain à l'heure où il doit commen-

cer sa journée, je vous le houspillerai comme il le mérite ! »

Voilà tout ce que l'émotion peut arracher à maître Ninus.

Pour Lise Hutin, elle passa alternativement par tous les degrés de la surprise, de la stupéfaction et de la douleur.

« D'après cela, dit-elle, je vois bien qu'il est perdu pour moi.

— Et pour nous aussi, reprit Geneviève; car si Dieu lui rend assez de raison pour qu'il puisse se rappeler la scène qu'il a eue avec moi, il est à supposer que la honte de sa conduite l'empêchera de se montrer à mes yeux, et il ne reviendra plus ici.

— Comment il ne reviendra plus ! s'écria maître Ninus, effrayé cette fois, car il se voyait menacé dans ses chers intérêts par

la perte présumable de son meilleur compagnon.

Il prit son chapeau, et, sans plus d'explication avec les deux femmes, il courut tout d'une haleine à la demeure de Hyacinthe. Celui-ci, soit qu'il ne fût pas chez lui, soit qu'il ne voulût pas se montrer, laissa le brutal frapper vainement à sa porte. Ennuyé de ne point obtenir de réponse, le lapidaire revint à son logis.

« Le sauvageon était sorti, dit-il en entrant ; il faut donc que la blessure ne soit pas bien dangereuse ; au surplus, nous saurons cela demain.

— Ni demain, ni jamais ! soupirèrent Lise et Geneviève, je l'ai dit : nous ne devons plus le revoir ! »

Cependant, le lendemain, le jeune compagnon occupait, comme par le passé, sa place à l'établi.

FÉERIE.

VIII

Après une scène étrange comme celle qui s'était passée entre Hyacinthe Monvoisin et la bonne Geneviève Ninus, celle-ci, encore effrayée de ce sang qu'elle avait senti rejaillir jusque sur elle, ne se trouvait plus avoir assez de courage pour hasarder une seule parole qui eût trait à la singulière conduite du jeune compagnon.

Huit jours se passèrent, et, durant ces huit

jours, Hyacinthe ne parut occupé que du soin d'éviter un tête-à-tête que la femme du lapidaire n'eût pas osé provoquer. Il la fuyait, pour ainsi dire, comme honteux de l'acte de violence qu'il avait commis contre lui-même. Geneviève, de son côté, prenait soin de l'éviter; car la cruelle discrétion de son protégé n'avait pas diminué, tant s'en faut, la sollicitude maternelle de cette excellente femme; elle l'évitait donc, mais afin de ne pas céder au besoin impérieux qui l'eût poussée à l'interroger sur le mystère de ses pensées.

Ainsi qu'il arrive toujours à ceux qui veulent cacher à tous les yeux l'incessante préoccupation dont ils sont tourmentés, l'orphelin faisait montre d'une activité au dehors et, voire même, d'une sorte de gaieté bruyante et inaccoutumée, qui pouvait tromper tout le monde, excepté la dame Ninus et la désolée Lise Hutin, qui avait été instruite de tout par sa marraine.

Jamais, sous l'habile main de Hyacinthe, les meules de plomb ou de cuivre n'avaient tourné si rapidement, emportées par le mouvement précipité de leurs axes mobiles. La maladive activité du jeune compagnon finit par étonner jusqu'à maître Ninus lui-même, qui ne se laissait pas facilement entraîner à un mouvement de surprise en fait de travail trop vivement exécuté.

« L'animal en fera tant, dit-il un jour, que je serai forcé de lui donner dix sous de plus par jour et peut-être bien de renvoyer un de mes compagnons.

— Il en fera tant, reprit Geneviève, qu'il en mourra à la peine.

— Ah ! bah ! te voilà avec tes jérémiades à propos de ton Benjamin ! Est-ce que tu ne vois pas, au contraire, que ça lui fait du bien de se dégourdir ? Il n'est déjà plus si sauva-

geon qu'autrefois; n'entends-tu pas comme il chante? »

Il chantait, en effet, au moment où maître Ninus parlait ainsi, et les dernières paroles du brutal avaient été nécessaires pour remettre de son émotion douloureuse la petite ouvrière en linge, car elle était venue encore ce jour-là chez son parrain, afin d'apprendre de Geneviève si elle n'avait pas, par hasard, obtenu enfin la confidence des secrets de Hyacinthe.

Elle aimait, la pauvre petite; et comme dit le proverbe toscan : Qui aime s'abuse. Elle espérait toujours.

Cependant le chant cessa, le bruit des roues s'arrêta tout à coup, il se fit un grand tumulte dans l'atelier; puis la voix d'Abel Morand, une ancienne connaissance à nous, ce brave petit apprenti qui n'avait pas voulu, autrefois, tremper dans la conspiration des

jaloux, et qui était venu si loyalement attaquer Hyacinthe à force ouverte, Abel Morand, devenu depuis compagnon ainsi que l'orphelin, cria, disons-nous, de toute la force de ses poumons : « Au secours ! de l'eau fraîche, du vinaigre ! Hyacinthe se trouve mal ! »

Au même instant le maître, sa femme et leur jeune filleule firent irruption dans l'atelier, et ce fut à qui s'empresserait de donner des soins au jeune homme évanoui.

Si Jérôme Ninus ne s'y prit pas le plus délicatement de tous pour rappeler Hyacinthe à la vie, on doit dire aussi que ses secours ne furent ni les moins assidus, ni les moins efficaces ; le bourru, même lorsqu'il cédait aux meilleurs mouvements de l'âme, ne pouvait se dépouiller entièrement de sa nature brutale, elle reprenait toujours le dessus. Il ne lui répugnait pas de faire le bien, mais ce qu'il ne voulait pas, c'était le bien faire.

Quelle pouvait être la cause de cet évanouissement subit? force fut de l'ignorer, car Hyacinthe ne put ou ne voulut pas la faire connaître. On ne pouvait l'attribuer à cette piqûre au bras qu'il s'était faite huit jours auparavant et qui venait de se rouvrir, sans doute par suite du mouvement indiscontinu du bras qui tournait la manivelle. Le sang coulait de nouveau de cette blessure, mais point avec assez d'abondance pour déterminer une syncope aussi persistante que le fut celle-ci. Pourtant elle finit par céder aux moyens violents employés par maître Ninus pour soulager son compagnon.

Cet accident avait considérablement diminué les forces de Hyacinthe, et, quoiqu'il fît effort sur lui-même pour reprendre courageusement le travail, dès qu'il eut rouvert les yeux il se vit contraint de quitter l'établi.

« Puisque tu ne peux plus rien faire aujour-

d'hui, dit le lapidaire, il est inutile de rester à l'atelier; un ouvrier qui se croise les bras empêche les autres de travailler. Va te coucher, et demain matin sois de bonne heure à la besogne.

— Mais il ne pourra jamais s'en aller tout seul, fit observer Geneviève.

— Eh bien! conduis-le à son taudis. Si cet animal-là, ajouta-t-il, ne s'était pas avisé de déménager, il n'aurait pas eu besoin de causer du dérangement à la maison pour rentrer chez lui; mais il a voulu aller demeurer au diable au vert; ça le regarde, il en était le maître; mais alors qu'il s'arrange pour n'avoir pas besoin qu'on le ramène à sa maison. »

Pendant que Jérôme Ninus grommelait ainsi, Hyacinthe réfléchissait tout bas à la situation difficile dans laquelle il allait se trouver si madame Ninus s'obstinait à vouloir le reconduire chez lui.

« Non, reprit-il, je n'ai pas besoin que l'on m'accompagne; personne ne se dérangera pour moi, je me sens assez bien pour m'en aller tout seul. »

Le regard significatif pour Geneviève, qu'il adressa à celle-ci en achevant de parler, ôta à la bonne femme toute envie de l'accompagner.

« Voilà mon imbécile qui prend la mouche, repartit le maître en hochant la tête et haussant les épaules. Ne dirait-on pas que je lui fais un reproche de son évanouissement? Au surplus, qu'il s'arrange comme il l'entendra, on ne le reconduira pas de force.

— C'est tout ce que je demande, » reprit Hyacinthe en se levant avec peine, et c'est d'un pas mal assuré qu'il gagna la porte de l'escalier, puis celle de la rue.

Il n'était pas encore à l'étage inférieur que maître Ninus donnait l'ordre à l'un de ses apprentis de suivre le malade, afin de savoir s'il était rentré chez lui sans accident nouveau ; le patron, du reste, fit bien d'avoir cette bonne pensée et de l'exprimer aussitôt; car, un instant de retard, et il eût été apostrophé en ces termes par Abel Morand :

« Comme tout le monde ici n'a pas votre cœur de chien, vous trouverez bon que je perde une heure ou deux pour reconduire mon camarade Hyacinthe; ça ne vous fera pas de tort : vous me retiendrez mon temps perdu au bout de la semaine. »

Certes il ne se fût pas gêné pour lui parler de la sorte; Abel, depuis qu'il était élevé au compagnonnage, avait pris l'habitude de ne point mesurer ses termes en s'adressant à maître Ninus, et le lapidaire s'était fait à ce pli, qui m'avait rien de choquant pour ses

propres habitudes et la nature de son éducation.

L'apprenti envoyé à la découverte partit; mais il ne devait pas être seul à veiller sur Hyacinthe durant son acheminement difficile de l'atelier à sa demeure. Lise, la dédaignée, n'avait point attendu, elle, l'ordre de son parrain ou de Geneviève pour s'assurer que le mystérieux compagnon ne courait aucun danger en retournant seul à sa petite chambrette; elle était partie avant l'apprenti de Jérôme Ninus; aussi fut-elle la première à se trouver auprès de Hyacinthe quand celui-ci, peu solide sur ses jambes, se vit forcé de chercher un point d'appui pour ne pas tomber en chemin; c'est le bras de Lise qu'il rencontra sous sa main.

« Ah! pardon, mademoiselle.

— Appuyez-vous, monsieur Hyacinthe,

ne craignez pas de peser un peu sur mon bras; je suis plus forte que vous ne croyez.

— Dites plutôt que vous êtes meilleure pour moi que je ne le mérite.

— Laissez donc! Est-ce qu'il était possible de vous voir partir dans l'état où vous êtes sans avoir l'idée de vous servir de soutien en route?

— Si vous ne vous étiez pas trouvée là je serais tombé.

— Du tout, dit l'apprenti qui venait d'accourir aussi auprès de Hyacinthe; je vous aurais prêté mon épaule pour vous empêcher de choir.

— C'est bien, Léon, répliqua vivement Lise Hutin qui, heureuse de son emploi, ne voulait pas que quelqu'un le partageât. Re-

tourne auprès de mon parrain; tu lui diras que je ne reviendrai que lorsque je serai certaine que M. Hyacinthe est rentré chez lui sans qu'il lui soit arrivé aucun mal. »

A part soi, le jeune compagnon, quelque peu embarrassé de recevoir les soins de la petite ouvrière, eût bien voulu pouvoir la remercier de sa peine et continuer son chemin en compagnie seulement de l'apprenti Léon; mais il ne savait comment s'y prendre pour faire entendre à Lise qu'il souhaitait d'être délivré de la gêne que lui causait sa généreuse attention; aussi fut-il contraint de la subir jusqu'au bout, au grand contentement de la charmante fille qui prenait plaisir à sa pitié pour le malade, comme à une vengeance contre l'indifférent qu'elle aimait.

La distance fut longue à parcourir. Lise ralentissait le pas à mesure qu'on approchait du logis de Hyacinthe; il y avait, dans ce soin

qu'elle prenait de marcher si doucement, un double calcul : l'intérêt du malade et celui de son amour. C'était pour elle si douce chose que de sentir le bras du malade peser sur le sien qu'elle eût voulu n'arriver jamais !

Enfin, pourtant, ils atteignirent le terme du voyage.

Lorsqu'ils furent à la porte de la maison, peu s'en fallut que Lise ne demandât à Hyacinthe la permission de l'aider à monter chez lui ; un pudique scrupule arrêta cependant sur ses lèvres cette proposition indiscrète. Bien lui prit d'obéir au sentiment qui retenait ses paroles, car un refus formel eût été la seule réponse qu'elle aurait obtenue de Hyacinthe pour prix de son surcroît d'attentions et de bons soins. On peut supposer, sans craindre de faire erreur, qu'il n'entrait pas que du désintéressement et de la charité chrétienne dans le désir qu'elle avait de conduire

son malade jusqu'à destination; la curiosité, l'instinct de la jalousie y avaient bien autant de part que le besoin d'être rassurée sur les suites de l'évanouissement.

Lise laissa donc, mais à regret, Hyacinthe Monvoisin quitter doucement le bras qui lui avait servi d'appui durant la route.

« Adieu, dit-elle en soupirant.

— Demain, répliqua le jeune homme en lui pressant la main pour témoigner de sa reconnaissance, demain je vous remercierai mieux de votre obligeance; car aujourd'hui je suis si faible encore que c'est à peine si je puis parler.

— Mais alors il vous faudrait quelqu'un auprès de vous, observa la jeune fille, et vous allez rester seul.

— Oh! non, reprit l'élève de maître Ninus

avec un mouvement d'orgueil et de joie qui colora ses joues et fit étinceler ses regards; non, je ne serai pas seul !

— Pas seul ! répéta Lise, saisie tout à coup d'une émotion de jalousie qui la fit pâlir et la rendit tremblante. Et qui donc? »

Elle allait pousser plus loin son audacieuse question, mais le jeune compagnon ne lui en laissa pas le temps. Il posa un doigt sur ses lèvres en signe de mystère et de discrétion; puis, sans rien ajouter à cette invitation muette au silence, il tourna les talons et se dirigea vers son petit escalier, tandis que la filleule du lapidaire, toujours pâle et de plus en plus émue, laissait tomber deux grosses larmes et se redisait encore :

« Il ne sera pas seul chez lui! »

Si la route lui avait paru douce et facile

alors qu'elle accompagnait le malade, il n'en pouvait plus être de même maintenant qu'il s'agissait pour elle de revenir seule et avec une triste pensée de plus au cœur. D'abord elle s'était disposée à reprendre au plus vite le chemin du logis de son parrain; mais, au moment de se mettre en route, une idée cruelle et folle, le besoin de se faire un spectacle de son malheur pour en mesurer l'étendue, la retint à la porte de la maison où Hyacinthe venait d'entrer. Lise ne voulait plus partir avant d'avoir entrevu celle qui lui avait enlevé d'avance le cœur de l'homme qu'elle s'était prise si naïvement à aimer.

Elle attendit vainement jusqu'à la tombée du jour; l'autre ne parut point.

Fatiguée de cette longue et pénible espérance, Lise prit enfin la résolution de s'éloigner, et c'est avec une sorte de satisfaction qu'elle se dit, en jetant un dernier coup d'œil

vers le petit escalier dont l'entrée lui était interdite :

« Lui aussi, il l'attend ; mais elle ne viendra pas aujourd'hui sans doute ! »

Elle se trompait. Au moment même où Lise se parlait ainsi, sa rivale était là, et depuis longtemps même, auprès du jeune compagnon.

Il n'avait pas eu à la désirer un seul instant, lui ; car, à peine venait-il de rentrer, qu'elle parut, apportant comme toujours à son bien-aimé, pour le reposer de ses souffrances ou de ses fatigues, les caresses de son regard, l'enivrement de son sourire.

A l'aspect de sa belle et mystérieuse amie, il ne se souvint plus du mal qu'il avait éprouvé. Une sorte d'extase religieuse le retint d'abord à deux genoux devant cette belle et noble

créature, qui de si haut daignait descendre jusqu'à lui.

Étoile détachée un moment de la voûte céleste, pour venir de plus près rayonner sur sa vie et illuminer ses rêves.

Elle s'assit et tendit sa main à Hyacinthe en lui disant :

« Relève-toi, mon ange, viens près de moi; c'est aux autres à mourir d'amour à mes pieds; ta place est sur mon cœur. »

Et elle l'attirait vers elle; et lui, il osait à peine obéir. D'ailleurs cette faveur si grande, si inespérée qu'elle fût, ne pouvait rien ajouter au bonheur de l'amoureux jeune homme; du moins le croyait-il. C'était assez pour lui de pouvoir contempler, à travers les larmes de joie qui baignaient ses yeux, celle qui venait le visiter ainsi dans sa modeste demeure. Oh!

oui, bien modeste, pour elle surtout dont les pieds mignons, chaussés de satin, ne foulaient d'ordinaire que les riches tapis d'une habitation royale.

L'enfant de la maison de charité avait eu beau parer son logis d'un luxe inusité chez les jeunes gens de sa classe, afin de recevoir mieux la douce apparition de ses rêves, il n'avait pu le rendre digne de celle qui venait chaque jour lui dire :

« Ton amour est, pour moi, le plus précieux des amours, car lui seul est vraiment pur et désintéressé. Ceux qui, pour la plupart, m'accablent de leurs hommages s'adressent bien plutôt à mon rang, à mon nom qu'à moi-même; ce que tu aimes en moi, c'est moi; ce qui t'éblouit, ce n'est pas le diadème que je porte, c'est ma beauté sans parure; aussi c'est pour toi seul que je suis heureuse d'être belle. »

Comment ne pas adorer celle qui disait

avec tant d'abandon : « Je suis à toi ! » Comment ne pas user ses jours au travail pour déguiser à ses yeux la pauvreté de sa vie d'ouvrier? Mais, ainsi que nous le disions plus haut, il avait eu beau cacher la nudité des murs sous une tenture élégante, draper une portière de soie devant l'étroite entrée de son petit appartement de garçon, faire garnir de franges les rideaux de son unique fenêtre, et fixer un tapis sur les carreaux froids de sa chambre, toute cette richesse d'ameublement n'était encore que misère, comparée à l'éclat accoutumé dont s'entourait sa bien-aimée. C'était, d'elle à lui, comme la divinité, alors qu'elle quitte les splendides merveilles de sa demeure sacrée, pour venir habiter les temples que nous lui consacrons. Quelles mains humaines peuvent bâtir à Dieu un sanctuaire capable de rivaliser avec celui qu'il s'est choisi lui-même? Cependant il ne dédaigne pas de descendre même sur l'autel que des enfants lui élèvent au temps des fleurs.

Ainsi en était-il de l'amie d'Hyacinthe; elle venait là parce qu'elle s'y sentait appelée par un cœur fervent ; et comme l'amour tient la baguette des fées, elle ne trouvait point qu'elle fût déplacée chez lui, celle qui, pour siége, pouvait avoir un trône, et dont le front pur et blanc s'éclairait des rayons d'une auréole impériale.

Laissons se livrer à l'enivrement de son bonheur ignoré le discret jeune homme qui n'a voulu admettre que Dieu dans la confidence de ses amours. Le mystère qui a protégé l'arrivée de son amie protégera aussi son départ. Quelque habile que soit le curieux ou le jaloux qui veille pour surprendre leur secret, il ne pourra rien voir, il ne pourra rien entendre. On dirait qu'une puissance surhumaine protége leurs rencontres, et qu'elle a donné des ailes à la femme aimée pour l'amener auprès de Hyacinthe, aussitôt que, seul chez lui, il appelle; car à peine a-t-il prononcé son

nom qu'elle est là, devant lui; on dirait encore que ce bon génie qui veille sur eux leur jette le voile qui rend invisible, lorsqu'après quelques heures du plus doux tête-à-tête elle dit à son ami : « Il faut que je te quitte. » Lui, qui ne veut pas laisser son bonheur s'éloigner de lui tant qu'il peut encore le disputer à ceux qui le lui envient, répond :

« Laisse-moi t'accompagner. »

Et, tous deux, ils s'en vont par les rues, se regardant avec tendresse, parlant de leurs plaisirs de ce jour-là, de leur espoir du lendemain, et ils traversent ainsi une ville d'ordinaire populeuse, mais qui semble se faire déserte tout exprès pour que nul ne puisse dire :

« Cette femme qui passe là, penchée au bras d'un ouvrier, c'est la princesse Pauline, la sœur bien-aimée de l'empereur Napoléon. »

DISPARITION.

IX

Il n'est pas besoin de dire si l'inquiétude fut grande le lendemain, chez maître Jérôme Ninus, lorsqu'à l'heure marquée pour la reprise des travaux journaliers, on ne vit pas paraître dans l'atelier du lapidaire celui qui d'ordinaire y arrivait toujours le premier.

Le rude patron du logis, non moins tourmenté que sa douce moitié de l'absence de son meilleur élève, grondait encore plus haut

que de coutume pour dissimuler son émotion vraie et profonde. Il maugréait contre le retardataire, c'était une façon de le plaindre; et quand sa femme et Abel Morand, le brave ami de Hyacinthe, vinrent à lui dire :

« Mais, au bout du compte, quand vous crierez après lui, est-ce que c'est sa faute, à ce garçon, s'il ne vient pas ce matin, puisqu'il est malade?

— Malade! répéta Jérôme, en promenant sur ses apprentis ce regard menaçant qui leur donnait instantanément tant de cœur et tant d'habileté au travail, il prend bien son temps pour être malade, l'animal! Est-ce qu'il ne sait pas qu'il y a ici de l'ouvrage pressé? Est-ce qu'il a le droit d'être malade? lui, un compagnon! Est-ce que je le suis jamais? moi, le maître! » — Puis il ajouta en s'adressant à Geneviève : « — Si le sauvageon n'est pas à son établi après l'heure du déjeuner, tu iras

voir ce qu'il a; car enfin on ne peut pas le laisser dans son coin, comme un chien; mais surtout ne t'avise pas d'aller le trouver avant ce temps-là; il est si avantageux, le beau merle, qu'il pourrait croire que nous courons après lui. Grâce à Dieu, je puis me passer de ses services. Oui, termina-t-il, en s'adressant à tout le personnel de son atelier, comme s'il eût voulu le mettre au défi, je n'ai besoin ni de ses services, ni de ceux de personne, je suis bien aise qu'on le sache. »

Malgré la réserve de l'heure, renfermée dans l'ordre que Jérôme Ninus venait de donner à Geneviève, celle-ci, de plus en plus travaillée par la crainte, ne put attendre jusqu'au moment du déjeuner pour aller s'informer des nouvelles de son Benjamin; aussi à peine son mari avait-il achevé de parler, que déjà l'excellente femme était en route.

Elle ne devait pas arriver la première chez

le jeune compagnon. Lise Hutin, sa filleule, l'avait devancée. Après une longue nuit d'insomnie et de larmes, la pauvre enfant, poussée par un amour que l'indifférence de Hyacinthe ne pouvait décourager, et bravant jusqu'à la honte de se trouver face à face avec une rivale, avait pris la résolution d'aller s'assurer par elle-même que l'évanouissement de la veille n'avait point eu de suites fâcheuses pour le malade. Ce ne fut pas sans être saisie du tremblement de la fièvre qu'elle se hasarda à franchir le seuil de cette maison devant laquelle elle s'était arrêtée hier avec tant de regrets. Parvenue à vaincre un premier scrupule, Lise se décida à heurter à la porte du petit escalier qui conduisait au logement de l'élève de son parrain; mais elle eut beau frapper longtemps, d'abord à petits coups, puis plus fort, enfin de telle façon que tous les voisins se mirent aux fenêtres, la jeune fille, malgré ses appels réitérés, n'obtint pas de réponse. Justement effrayée d'un

silence dont elle ne pouvait deviner la véritable cause, et laissant son esprit s'arrêter aux conjectures les plus fatales, elle s'écria avec l'accent du désespoir :

« Mon Dieu ! il est mort ! Monsieur Hyacinthe est mort ! » puis, perdant tout à fait la tête, elle appela les voisins, les passants, le monde entier au secours de celui qui, suivant elle, avait cessé de vivre.

En un instant la cour se trouva remplie de gens venus de l'intérieur et du dehors ; on s'informa auprès de Lise du motif de ses cris et de son désespoir ; alors elle raconta à ceux qui se pressaient autour d'elle l'accident arrivé la veille au jeune compagnon, l'état de faiblesse dans lequel il se trouvait lorsqu'il rentra chez lui ; et chacun conclut avec elle qu'une nouvelle faiblesse avait dû reprendre au malade, mais peut-être était-il temps encore de lui porter secours.

« Oui, disait la filleule de Jérôme Ninus, sauvons-le, je vous en prie, sauvons-le ! »

Les bonnes gens dont elle implorait à mains jointes l'assistance ne demandaient pas mieux que d'arracher à la mort le supposé agonisant ; mais, pour le secourir, il fallait d'abord pouvoir pénétrer chez lui, et légalement on ne peut violer le domicile d'un citoyen, même dans un but d'humanité, sans avoir préalablement requis la présence du commissaire de police. C'est ce que fit observer un des assistants, au moment où plusieurs de ceux-ci se mettaient en devoir de faire sauter la porte du petit escalier. Cette prudente observation fut généralement accueillie, malgré les supplications de Lise et l'empressement tumultueux de quelques impatients secoureurs qui auraient volontiers passé sur l'irrégularité de la forme pour arriver plus vite à celui dont l'état désespéré réclamait leurs soins.

Cependant le conseil du sage ayant prévalu, les actifs travailleurs furent contraints de s'arrêter inactifs devant la porte prête à céder à leurs efforts ; et, tandis que ceux-ci et la jeune fille déploraient des lenteurs dont le résultat pouvait être si funeste, plusieurs des assistants se hâtaient de courir chez le commissaire du quartier.

Les choses en étaient à ce point quand Geneviève Ninus arriva chez Hyacinthe. A l'aspect de la foule qui remplissait la cour, à la vue de sa filleule surtout, elle pensa qu'un malheur était arrivé à son protégé : la bonne femme faillit se trouver mal ; mais bientôt revenue à elle, Geneviève, sans s'arrêter aux scrupules qui avaient enchaîné le zèle des enfonceurs de porte, leur dit :

« Continuez, messieurs, continuez; je respecte l'autorité, mais c'est de mon Hyacinthe qu'il s'agit, et une mère n'a pas besoin d'un

commissaire de police pour entrer, même de force, chez son enfant.

En une seconde la porte fut à bas, et l'escalier envahi. Restait à faire sauter une dernière serrure. Elle ne résista pas longtemps aux efforts des vigoureux gaillards qui l'attaquèrent de vive force; elle venait d'être repoussée hors de sa gâche, lorsque le commissaire parut. Tout le monde, excepté Lise et Geneviève, se pressa pour lui faire place sur les marches du petit escalier; les deux femmes n'avaient pas le temps d'attendre, elles; dès qu'une issue leur avait été ménagée, elles s'étaient précipitées dans la chambre.

« Personne! dirent-elles.

— Cependant je l'ai vu entrer chez lui, hier soir, ajouta Lise avec surprise et confusion.

— Il ne s'est pas couché, observa Gene-

viève, en jetant les yeux sur le lit qui n'avait point été défait.

— Eh bien, ce malade, où est-il? demanda le commissaire qui suivait de près les deux femmes.

— Je l'ignore, reprit la jeune ouvrière; mais il n'est pas ici, et pourtant il était si faible quand je l'ai quitté hier!

— Il aura été promener ce matin pour reprendre des forces, répliqua le commissaire; ce n'était, par Dieu! pas la peine d'amasser tant de monde, de faire tant de bruit et de venir me déranger. Maintenant il s'agit de refermer les portes et rétablir les serrures : or, que ceux qui ont causé le dommage s'apprêtent à payer pour qu'on le répare. »

Les murmures qui commençaient à gronder autour de Lise, cause première de cette

vive et inutile émotion, éclatèrent en menaces quand le magistrat eut fait entendre ces dernières paroles. Avoir bien travaillé pour rien, et, pour récompense de sa peine, payer le bris des portes et des serrures, cela ne pouvait être admis par les assistants désappointés.

« Nous nous chargeons de tout, cette affaire nous regarde, dit Geneviève. Que le propriétaire fasse venir les ouvriers, nous payerons ce qu'il faudra ; pour ma part, je suis bien trop heureuse de ne pas avoir trouvé ce pauvre enfant mort sans secours dans son lit pour regarder à la dépense. Que ça coûte ce que ça voudra, j'ai le moyen de faire face à tout.

— Mais chez qui peut-il être? balbutia à demi-voix Lise, qui se souvenait alors de l'expression de joie dont les yeux d'Hyacinthe avaient brillé quand il lui dit la veille : Je ne serai pas seul.

— Qu'il soit où il voudra, répondit gaie-

ment dame Ninus; il est vivant, c'est tout ce qu'il m'importe de savoir; quant au reste, ça ne regarde que lui, je m'en moque. Et d'ailleurs, continua-t-elle, peut-être allons-nous le retrouver en rentrant à la maison. »

Il ne fallut pas moins que l'ordre formel du commissaire, appuyé de la main-forte de ses agents, pour obliger la foule de curieux à refluer au dehors, à débarrasser l'escalier, puis la cour, et enfin la porte de la rue.

Parmi ceux que l'événement avait attirés, le propriétaire de la maison n'avait pas été le moins inquiet, ni le moins empressé à s'opposer aux ravages de ces bons démolisseurs, lorsqu'il avait été question de briser tous les obstacles pour arriver plus tôt auprès de ce malade qu'on ne devait point trouver chez lui. Il avait applaudi le plus fort lorsque quelqu'un, ennemi des partis violents, avait si prudemment réclamé l'assistance du magis-

trat ; il eût été le premier à courir pour implorer la prompte venue de celui-ci s'il n'eût songé en même temps que l'intérêt de sa propriété lui ordonnait de refréner son zèle. C'est lui qui fut le plus ardent à s'opposer à l'acte de dévastation, lorsque Geneviève Ninus, s'autorisant de son titre de mère adoptive du jeune compagnon, donna de nouveau le signal du brisement des portes; et quand le commissaire eut parlé de faire payer aux auteurs du dégât les frais que devaient nécessiter les réparations du dommage, à cet arrêt, qui souleva tant de clameurs contre Lise, il fut le seul qui osât crier bravo ! Mais dès que la femme du lapidaire eut dit qu'elle répondait de tout, le propriétaire, qui d'abord avait à plusieurs fois voulu la repousser en lui disant : — « Qu'est-ce que vous demandez? Que faites-vous ici? Je ne vous connais pas ; » — le propriétaire, disons-nous, la reconnut parfaitement ; et, comme le commissaire, pendant qu'il était en train de chasser de la maison tous les étran-

gers, voulait également en expulser Geneviève et sa filleule :

« Pardon, dit le propriétaire, cette dame a le droit de rester ici; elle est presque chez elle, puisque c'est seulement sur les bons renseignements qu'elle m'a donnés que j'ai loué, il y a quinze mois, à M. Hyacinthe Monvoisin. » Et se tournant vers Geneviève Ninus il ajouta : «Vous m'excuserez si je ne vous ai pas reconnu tout de suite; j'étais si troublé. Dame! quand on voit sa propriété mise au pillage, on peut bien perdre un peu la tête. Donnez-vous donc la peine de vous asseoir, » continua-t-il, se radoucissant et devenant même humble à mesure qu'il examinait mieux l'ameublement presque riche et fort élégant du jeune compagnon. « Pauvre jeune homme, poursuivit l'honnête propriétaire, il a donc été bien malade? Je conçois votre inquiétude, votre douleur; moi-même, qui ne le connais que pour le voir tous les trois mois et à jour

fixe, car il est fort exact à payer son terme; moi-même, dis-je, j'aurais été désolé de le perdre. Les bons locataires sont si rares ! Il paraît que c'est un garçon très-rangé; il a de l'ordre; il aime son chez soi. C'est charmant ici ; on se croirait dans un petit palais ; il gagne donc de bien fortes journées ? »

A tout ce bavardage Geneviève et Lise ne répondaient rien; leur première émotion étant calmée, elles aussi contemplaient curieusement l'asile mystérieux où Hyacinthe, dépouillant sa veste d'ouvrier, oubliait sa condition d'enfant perdu de la grande famille du peuple, dans le plus beau rêve d'amour que puissent nous apporter les illusions du cœur. C'étaient, pour les deux simples et bonnes créatures qui s'intéressaient si vivement au jeune compagnon, comme les mensonges inexplicables d'une féerie, ces tentures, ces draperies qui les entouraient, ce siége soyeux sur lequel elles étaient assises,

ce petit tabouret de satin qu'elles n'avaient point osé toucher de la main, et qui semblait placé tout exprès devant un fauteuil de velours pour que deux pieds de femme s'y reposassent.

« Mais qui donc reçoit-il? demanda Lise.

— Où donc a-t-il eu assez d'argent pour se meubler de la sorte? riposta Geneviève.

Toutes les conjectures du monde n'auraient pu les amener à la découverte de la vérité; aussi la femme de Jérôme Ninus et Lise firent-elles bien de ne pas pousser plus loin les questions qu'elles s'adressaient mutuellement sans pouvoir y répondre. Geneviève pensa qu'il était temps, pour elle, de regagner son logis où elle devait être impatiemment attendue; elle laissa le propriétaire s'occuper des réparations à faire aux deux portes de l'escalier et de la chambre, et, en-

traînant après elle sa jalouse filleule, en proie aux plus amères réflexions, elle reprit le chemin de sa maison.

Les deux femmes, en arrivant chez maître Ninus, espéraient y rencontrer enfin Hyacinthe, et elles se sentaient assez embarrassées du tour qu'elles prendraient pour lui apprendre comment à l'aide de violences elles étaient parvenues à pénétrer dans sa demeure, dont il avait interdit l'entrée même à celle pour qui il avait un respect filial. Il n'était pas nécessaire que Lise et sa marraine se donnassent tant de peine pour arranger leur récit et pour justifier leur conduite; le plus intéressé dans l'affaire ne pouvait leur en demander compte, car il n'avait point encore paru quand elles revinrent de cette grande expédition.

Jérôme Ninus avait déjà depuis longtemps dépassé les dernières limites de sa patience,

qui n'allait pas loin, on le sait, lorsque Geneviève parut.

« A la fin, qu'est-ce qu'il devient, l'animal? Est-il vivant, est-il mort?

— Il est, on ne sait pas où il est.

— Disparu! répéta en masse l'atelier.

— Disparu! répéta Lise en gémissant.

— N'allez-vous pas beugler à présent? reprit Ninus. Pardieu, voyez donc le grand malheur quand monsieur ne reviendrait plus! La France ne périra pas pour ça. Un ouvrier perdu, dix de retrouvés. Vite ma redingote, mon chapeau, que j'aille lui chercher un remplaçant, et qu'il n'en soit plus question. »

Dix minutes après notre brutal était parti, non pas, comme il l'avait dit, pour aller en

quête d'un nouveau compagnon, mais bien pour courir après celui qu'il craignait tant de perdre. Il n'épargna ni soins ni peines pour demander des nouvelles de Hyacinthe partout où il espérait pouvoir en obtenir, et quand après cinq heures de recherches inutiles il revint chez lui plus maussade et plus irrité encore qu'au moment de son départ, il eut tort de répondre à sa femme, qui s'informait du résultat de ses recherches :

« Je ne sais pas ce que tu veux me dire avec ton sauvageon. Est-ce que je me suis occupé de lui seulement? »

Oui, il eut tort de dire cela, car il se trouvait là quelqu'un qui pouvait lui donner un démenti. C'était Abel Morand. Lui aussi avait quitté l'atelier peu de temps après le départ du patron; mus tous deux par le même intérêt, ils avaient suivi le même chemin, le maître devançant toujours l'ouvrier, et peu s'en

fallut qu'ils ne se rencontrassent dans le bureau de la Préfecture de police, où ils vinrent successivement dans l'espoir d'obtenir des renseignements sur le déserteur.

Le reste de la journée se passa dans cette grave inquiétude qui ne fit qu'augmenter encore les jours suivants. Un mois tout entier s'était écoulé, et l'on ignorait toujours ce que Hyacinthe était devenu, quand un jour, à l'heure du dîner, Abel Morand entra dans l'appartement du maître, et dit d'un air plutôt attristé que triomphant :

« Je puis vous donner de ses nouvelles, je sais où il est. »

Mais avant de poursuivre, revenons sur nos pas.

LA LOGE DE FORCE.

X

A quoi bon l'art de ménager les transitions? Ne passons-nous pas quelquefois instantanément du rêve au réveil, de la vie à la mort?

Tout à l'heure nous étions au ciel, voici l'enfer maintenant; oui, l'enfer sous la forme de l'hospice, alors très-redouté, de Bicêtre.

On était loin encore, à l'époque dont nous

voulons parler, du temps où une administration vigilante, paternelle et dévouée avec intelligence aux soins de l'humanité, devait faire disparaître de l'asile du malheur et de la vieillesse les gênes, les chaînes et les tortures. Ces témoignages, trop longtemps respectés, de la révoltante barbarie avec laquelle on entendait les devoirs de la charité dans un âge que l'on ose dire, cependant, plus religieux que le nôtre, ont enfin disparu.

Ce serait, d'une part, un effrayant tableau, et, de l'autre, un spectacle bien reposant pour l'âme, que la double peinture de l'intérieur de Bicêtre à trente ans de distance. Comme il n'entre pas dans notre plan de dresser l'acte d'accusation du passé, nous dirons seulement que des jours meilleurs sont venus enfin pour les habitants de l'hospice, grâce aux efforts constants, à la sollicitude incessante et éclairée de l'homme de cœur et de bonne volonté qui le dirige depuis douze ans.

Un dernier vestige de ces temps calamiteux de l'histoire de l'humanité est encore debout aujourd'hui dans l'enceinte de l'hospice de Bicêtre. Caché aux visiteurs de la maison, c'est au delà de tous les travaux d'assainissement, d'utilité générale, nous dirions presque de luxe, qu'il faut aller chercher ce témoin des misères d'autrefois; il est situé à l'extrême limite de la cinquième division de l'hospice, portion réservée aux deux plus terrifiantes infirmités de l'homme : la démence et l'idiotisme.

Le bâtiment dont nous voulons parler a été nommé assez improprement *Pavillon de sûreté*, car, à dire vrai, rien n'est moins sûr ni moins bien défendu que cette sorte de geôle dont le mur d'enceinte, facilement praticable, invite d'autant plus à l'escalade que de toute part un vaste horizon se déploie devant les yeux du malade prisonnier, comme pour exciter son audace et lui enfoncer plus au vif

l'aiguillon de la liberté. Là s'arrête le pouvoir du directeur et le droit du médecin; aucun d'eux ne peut signer l'*exeat* qui rend à la société celui que, par prudence, il avait fallu séparer d'elle. L'habitant de l'une des treize loges de force qui règnent le long des deux corridors de ce corps de logis n'est plus le pensionnaire de l'établissement; c'est un coupable que la justice répugne à frapper puisqu'il n'a plus l'usage de sa raison, mais que le pouvoir enchaîne comme atteint de l'incurable monomanie du suicide, du meurtre ou de l'incendie. Pour les autres commensaux de la cinquième division il y a les travaux du dehors, les visites des parents, les épanchements de l'amitié, l'espoir, parfois trompeur, mais toujours consolant, d'une prochaine délivrance; pour celui qui a pris rang dans l'un des cabanons du pavillon de sûreté, toute communication avec l'intérieur est interdite; il y a l'emprisonnement, l'isolement perpétuel, tant que le mal persiste ; et, si la gué-

rison arrive, il y a le bagne ou l'échafaud.

C'est lié, garrotté, étendu sur le lit de l'une des treize cellules du pavillon que nous venons de nommer, que le jeune compagnon se réveilla le lendemain du jour où nous l'avons laissé auprès de sa mystérieuse amie.

« Où suis-je? » se demanda-t-il en regardant autour de lui.

L'aube commençait seulement à paraître et pénétrait à peine dans le corridor de l'étage supérieur sur lequel donnait la porte à claire-voie du cabanon de Hyacinthe, lorsque celui-ci ouvrit les yeux. Une lampe suspendue au mur du corridor, et qui achevait de s'éteindre, jetait obliquement ses dernières lueurs dans la nouvelle demeure de l'élève du lapidaire. Elle dessinait par intervalle, sur la paroi qui faisait face à son lit, les barreaux de la porte en ombres allongées, si

bien que, dans l'incertitude des sens qui accompagne toujours un premier réveil, il dut se croire emprisonné dans une cage. Hyacinthe s'imagina qu'il rêvait encore, et ce qui le confirma dans cette idée c'est qu'il essaya vainement de soulever ou ses mains ou sa tête que des cordes retenaient fixées sur son grabat. Comme il lui était impossible, en ce moment, de se rendre compte de ces entraves qui lui causaient plus de gêne que de souffrance, il se résigna sans beaucoup de peine à continuer ce mauvais rêve, bien certain qu'il était que, rendu enfin tout à fait à lui-même, il trouverait, dans ses souvenirs de la veille, ample compensation à la douleur soi-disant imaginaire qu'il ressentait en cet instant. Il entendit au loin la voix des chiens, le râle sourd ou strident des épileptiques ; on gémissait au-dessous de lui, à ses côtés on vociférait des cris de rage, et à tous ces bruits se mêlait celui des pas mesurés de l'infirmier veilleur, qui allait lentement d'un

bout à l'autre du corridor, s'arrêtant devant chaque loge pour répondre à la plainte par une menace, à la prière par un blasphème, à l'accent trop énergique du désespoir par un horrible sarcasme.

Hyacinthe entendit tout cela et ne s'en étonna pas plus qu'on ne s'étonne, dans le sommeil, des bizarres images que présente la fantasmagorie des songes.

C'était, en effet, un songe bien bizarre que celui qu'il croyait achever en ce moment. Combien à son début le supposé dormeur avait dû être loin d'en prévoir la fin ! Essayons d'abord de pénétrer les replis obscurs de la pensée de notre héros, et de le suivre dans le chemin qu'il fait mentalement vers le passé pour rattacher la chaîne de ses souvenirs.

Celle qu'il ne nomme pas, mais que nous connaissons bien maintenant, lui avait dit en le quittant :

« Non, tu ne me reconduiras pas aujourd'hui; ce serait peut-être t'exposer à un grand danger. Je ne veux pas que mon ami souffre pour moi; laisse-moi partir seule; demain je te reviendrai plus heureuse et plus belle, car je n'aurai pas subi le tourment de l'inquiétude. »

Arrêté par ces douces paroles, Hyacinthe, toujours soumis aux volontés de sa bien-aimée, courba la tête et répondit tristement :

« Tu le veux, j'obéirai. A demain.

— A demain. »

Un dernier baiser avait clos leur amoureux entretien, et elle était partie en lui souriant encore.

Au moment où la femme aimée prie ou commande, on peut bien dire : « J'obéirai. » Il semble alors que la force et la volonté ne nous manqueront pas pour rester fidèle à ses

ordres; mais quand elle n'est plus là et qu'un triste pressentiment vient nous saisir; quand sa présence ne nous fait plus oublier qu'elle aussi peut courir un danger, et que notre premier devoir est de la préserver du péril, de la protéger même malgré sa défense expresse, quel obstacle assez puissant pourrait retenir nos pas? Il faut, en dépit de notre promesse, que nous courions là où l'intérêt de sa sûreté nous appelle; elle ne nous verra pas, mais nous la suivrons, et d'assez près encore pour être à portée de nous précipiter entre elle et le danger, aussitôt qu'il se montrera menaçant devant celle à qui nous devons le sacrifice de nos jours en échange de l'amour qu'elle nous a donné.

Le pressentiment d'un événement funeste s'était emparé de l'esprit de Hyacinthe au départ de sa noble amie, et pour la première fois il avait pu concevoir la pensée de lui désobéir; il est vrai que c'était la première fois

aussi qu'elle lui avait imposé le difficile devoir de la laisser partir seule. D'ordinaire c'est elle-même qui lui disait :

« Donne-moi ton bras, mon bien-aimé, et ne crains rien pour moi; je sais des chemins où nous pourrons passer sans être exposés aux regards indiscrets des curieux. »

Dès qu'elle se fut éloignée, Hyacinthe, n'écoutant que les conseils de son inquiétude, prit la résolution de la suivre; mais il eut beau se hâter et ne pas s'écarter du chemin que chaque jour ils parcouraient ensemble, le jeune compagnon ne put parvenir à retrouver les traces de son amie. L'avait-il donc devancée? Oh! non; chemin faisant, à défaut de ses yeux son cœur l'eût reconnue. Cependant il revint plusieurs fois sur ses pas, traversant et retraversant des rues, désertes quand il marchait avec elle, mais aujourd'hui fréquentées par les passants qu'il heurte et

dont il est heurté à chaque pas. Il s'étonne de trouver si populeuse une voie qui, d'ordinaire, semble vouée à la solitude, et ce changement, qu'il ne peut s'empêcher de remarquer, le fait tressaillir.

« Est-ce donc que l'amour abuse nos sens quand nous sommes tous deux, elle et moi? Peut-être y a-t-il toujours autant de passants dans ces rues; mais avec elle, c'est elle seule que je vois, et ma sécurité ne vient que de mon aveuglement. »

Ceci ne laissa pas que de lui causer une sorte d'appréhension, et pour le passé dont le mystère ne lui semblait plus autant assuré, et pour l'avenir qu'il voyait entouré de périls dont jusqu'alors il n'avait pas eu la conscience.

Cependant Hyacinthe, cherchant toujours à reconnaître parmi la foule l'amie qu'il voulait protéger, continuait son chemin. Il alla

jusqu'au terme de sa course sans que ces détours continuels et son attention soutenue lui eussent permis de la découvrir.

C'est devant l'entrée principale du palais de Neuilly qu'il s'arrêta; car c'est là qu'habitait, au temps où se passent les événements de notre récit, Marie-Pauline Bonaparte, princesse Borghèse, duchesse de Guastalla, ce diamant précieux de l'écrin impérial dont l'admirable beauté permit à Canova de reproduire pour nous le chef-d'œuvre de la statuaire antique, la Vénus de Praxitèle.

Il y avait fête au palais de Neuilly. Fête brillante, somptueuse et pleine de joie en apparence; mais, au fond, cérémonie assez triste et fort gênante pour ceux qui en étaient les héros : on célébrait le retour du prince Camille Borghèse, l'époux indifférent de la belle Pauline. Comme toujours il revenait sans amour auprès de celle qui le recevait sans

plaisir. C'était après avoir glorieusement contribué au succès de la dernière campagne que le prince rentrait cette fois sous le toit conjugal.

Des ifs enflammés illuminaient la porte, la cour et la façade du château; l'éclat de mille bougies dessinait en silhouette, sur les hautes fenêtres des appartements, la foule étincelante de parure qui se pressait dans les salons de la princesse. L'orchestre du bal envoyait au dehors, par bouffées d'harmonie, les mesures pressées d'une sauteuse, la walse favorite de ce temps-là. Dans la cour du château, les valets, en grande livrée, allaient et venaient en toute hâte, comme si le mouvement et la précipitation de ceux-ci avaient dû ajouter un plaisir à l'animation de la fête. L'entrée du parc, d'ordinaire défendue aux habitants du pays, leur avait été livrée à grandes portes ouvertes, pour qu'ils pussent participer, au moins des yeux, à ce bal qui

réunissait tout ce qui faisait l'ornement et la gloire de la cour impériale.

Hyacinthe demeura quelque temps devant la porte d'entrée, moins surpris de ce qu'il voyait que reconnaissant envers l'adorée qui s'était dérobée, par amour pour lui, aux enivrements d'une fête dont elle était la reine.

« Ainsi, tandis qu'on la cherchait ici, sans doute, c'est près de moi qu'elle était, et dans ce moment encore où tous lui parlent avec amour et respect, c'est encore à moi qu'elle pense. Ils n'ont que son ombre; moi seul je la possède en réalité! »

Fier de la confiance qu'il avait dans l'amour de Pauline, le jeune compagnon s'avança hardiment au delà de la porte extérieure. On le laissa entrer avec ceux qui venaient par flots se répandre dans les allées et fouler de leurs pieds roturiers les gazons aristocratiques de l'habitation princière.

Le jeune compagnon ne songea nullement à s'enquérir du sujet de la fête; il alla où allait la foule, et elle le conduisit devant la façade du château qui regarde la partie intérieure du parc. C'est là que les curieux étaient réunis en plus grand nombre; ils contemplaient les fenêtres que la chaleur de la saison permettait de laisser ouvertes, et au balcon desquelles apparaissait de temps en temps une valseuse fatiguée, un noble invité ennuyé du bruit de la fête. L'espoir de voir venir au balcon la princesse Pauline et son époux retenait sur place les nombreux promeneurs. Hyacinthe se plaça au premier rang, supposant, si elle venait à se montrer, que c'est lui qu'elle chercherait; car, pensa-t-il, un instinct secret doit lui dire que je suis là.

Longtemps il put croire que son attente serait vaine; mais enfin le noble couple parut et d'unanimes acclamations saluèrent sa présence.

A l'aspect de cet homme qui tenait familièrement par la main sa glorieuse maîtresse, le jeune compagnon ne put étouffer le cri de rage et de jalousie qui monta de son cœur à ses lèvres. Ce cri attira vers lui les regards de la princesse Borghèse, et, par un mouvement rapide et aussi généreux qu'irréfléchi, l'adorable femme se pencha à tomber sous le balcon, comme si elle eût voulu voler au secours de celui qui venait d'exclamer, si haut et avec un accent de douleur si profond, l'émotion violente qu'il avait tout à coup ressentie.

Cette imprudente action de la princesse suffit pour distraire la multitude, préoccupée d'abord du cri qui était parti d'au milieu d'elle. On ne pensa plus qu'au danger dont la sœur de Napoléon avait été menacée, danger auquel elle n'avait dû d'échapper que grâce au mouvement non moins rapide de son époux qui la préserva d'une chute imminente.

La foule ne put que deviner le gracieux sourire qu'elle adressa à celui qui venait de la sauver, mais on vit le prince porter vivement à ses lèvres la main de sa femme, et le vulgaire, qui ne sait pas que les ménages d'en haut ressemblent pour la plupart, aux formes extérieures près, à tant de tristes ménages d'en bas, crut trouver, dans ce baiser conjugal, une preuve de l'heureuse union qui régnait entre les époux, et les acclamations redoublèrent, et il s'y mêla des applaudissements frénétiques, témoignages éclatants de l'adoration du peuple pour tout ce qui porte avec soi un caractère de grandeur et de beauté.

Quand cette émotion populaire fut calmée et que le noble couple eut quitté le balcon, ceux qui s'étaient trouvés proches voisins de Hyacinthe, et qui avaient pu désigner à d'autres l'auteur de cette étrange scène, cherchèrent, mais vainement, auprès d'eux l'homme

dont le cri d'angoisse avait failli coûter la vie à la princesse Pauline.

Le jeune compagnon n'était plus là.

Lui aussi il avait vu et le mouvement de sa noble amie, et l'empressement du prince à la retenir. Bien certain, maintenant, qu'elle ne l'oubliait pas, et que, pour venir à lui, elle n'eût pas craint même d'exposer ses jours, il s'était soudainement repenti de sa folle jalousie. Plein de regrets de son imprudente exclamation, de remords pour le péril qui, par sa faute, avait menacé son amie ; de plus, craignant d'éveiller l'attention, redoutant toute question qu'on eût pu lui adresser et qui n'aurait pas manqué d'attirer une réponse compromettante pour celle dont il gardait le secret, Hyacinthe s'était habilement dérobé à la foule, et, à la faveur de la nuit, il avait gagné la porte du château sans que quelqu'un se doutât qu'il était la cause pre-

mière d'un événement dont on s'entretenait déjà partout, aussi bien au dehors que dans l'intérieur des salons.

Il allait reprendre le chemin de Paris quand une idée tourmentante, triomphant de son irrésolution, l'arrêta à quelques pas de l'habitation princière.

« C'est malgré sa volonté, se dit-il, que je suis venu à Neuilly; ma désobéissance a failli lui coûter la vie. Attendrai-je jusqu'à demain pour obtenir mon pardon? Qui sait même si elle viendra me l'apporter demain? Non, je ne puis rester sous le coup de son mécontentement contre moi; il faut qu'elle sache ma douleur et mon repentir ce soir même, autrement je craindrais de ne plus la revoir. »

Cela dit, Hyacinthe avisa, près de l'endroit où il était, une auberge encore ouverte; il y entra, s'assit à la table la plus reculée de la

salle commune ; on lui servit du vin ; il repoussa le verre et la bouteille ; il demanda une plume, du papier et de l'encre ; puis, après avoir réfléchi un instant au moyen de faire parvenir sa lettre, il écrivit :

« C'est en tremblant qu'il s'adresse à toi « celui qui ce soir encore te parlait avec tant « de confiance et d'abandon. Maintenant il « redoute ta colère, car il n'a pas respecté « ta volonté. Si ton cœur n'était pas si bien « disposé à l'indulgence pour lui, il ne se « croirait pas à l'abri de ton ressentiment, « même en t'avouant que sa désobéissance « est encore une preuve de son amour pour « toi. Ce soir et pour la première fois, mon « adorée, à ton départ tu n'as pas voulu me « permettre de t'accompagner, et moi je n'ai « pu résister au désir de te suivre. Et puis, « quand je t'ai vue auprès de celui qui se dit « ton époux, un sentiment de jalousie a tra- « versé mon cœur, et c'est la douleur que

« j'ai ressentie qui m'arracha ce cri si impru-
« dent et qui faillit devenir si funeste pour
« toi.

« Insensé ! et de qui ai-je le droit d'être
« jaloux ? Les hommes t'ont forcée de porter
« son nom; mais devant Dieu tu n'appartiens
« qu'à moi seul. Ce saint hymen qui nous
« unit, le monde ne nous l'a pas imposé : c'est
« toi qui te donnas à l'homme qui n'avait pas
« même le pouvoir de te mériter. Pauline,
« princesse impériale, épouse, par la force
« des lois humaines, de l'un des puissants de
« la terre, mais, par la volonté du ciel, la
« femme ignorée du pauvre artisan, écoute la
« prière d'un cœur qui s'est élevé jusqu'à toi
« comme le cœur du plus humble s'élève jus-
« qu'à Dieu : à force d'amour ! Pauline, ne
« me punis pas trop cruellement de la cou-
« pable conduite que j'ai tenue ce soir. Ma vie
« est à toi : d'un mot, d'un coup d'œil tu peux
« m'ordonner de mourir, et j'obéirai avec joie

« sans demander compte à ta toute-puissance
« de l'arrêt qui m'aura condamné; mais que
« je n'expire pas loin de tes yeux et que mon
« dernier regard puisse être encore pour toi
« un hommage d'admiration.

« Viens! oh ! viens demain ! Je n'existe que
« par toi, ne l'oublie pas, ma Pauline. »

Sur cette lettre, qui semble encore plus ridicule qu'insolente, le compagnon lapidaire écrivit simplement :

« A Pauline, princesse Borghèse. » Et puis, sans la cacheter, il l'emporta, espérant trouver dans le château un serviteur assez dévoué aux intérêts de la princesse pour lui confier ce message imprudent. Mais quand il se présenta de nouveau devant la cour d'honneur, il trouva les portes fermées. Le bal continuait encore à l'intérieur, mais la garde de service, vu l'heure avancée, avait reçu l'ordre de faire

sortir du parc tous les étrangers. Hyacinthe, irrité de l'obstacle auquel il ne s'était pas attendu, voulut forcer la consigne, et, n'ayant pu y parvenir, il essaya de pénétrer par ruse là où la force ouverte ne pouvait lui faciliter aucun accès. Sa résistance avait éveillé l'attention des gardiens du palais; l'un d'eux même crut reconnaître en lui l'homme qui avait presque fait émeute, une heure auparavant, devant le balcon du prince. On surveillait de près ses pas et ses démarches; aussi, quelque temps après son dernier débat avec la sentinelle, au moment où, se croyant à l'abri de tous les regards, il osait tenter l'escalade d'un mur extérieur pour se glisser dans le parc et de là dans les appartements du château, il fut arrêté dans son audacieuse ascension par quatre valets déterminés à lui faire mauvais parti s'il ne se rendait pas à discrétion.

Là s'interrompait brusquement la chaîne des souvenirs de Hyacinthe; encore ce que

nous avons dit de son excursion de la veille à Neuilly, lui semblait-il être le début d'un rêve, rêve qu'il croyait achever péniblement sur ce lit de douleur dont la réalité ne lui paraissait, de même, nullement prouvée.

Tout ce passé roulait donc confusément dans son esprit, et il s'obstinait à tenir les yeux fermés pour en retrouver encore quelques bribes dans sa mémoire; mais rien n'y apparaissait plus, à la suite de son arrestation, sinon le sentiment d'une sorte d'oppression, comme s'il eût encore inutilement lutté contre les forces réunies de plusieurs individus.

Le jeune compagnon s'interrogeait encore dans son esprit assez bouleversé, sur tant d'événements dont il avait peine à se rendre compte, lorsqu'un grand bruit de verrous et de portes qui roulaient avec fracas lui fit ouvrir les yeux.

« Qui est là? demanda-t-il.

— Pardieu, c'est la visite du médecin; il fait grand jour. Allons! oh! tâchons d'être sage, où sans ça nous garderons la camisole de force.

— Mais, au nom du ciel, où suis-je donc?

— Où tu es? répliqua l'infirmier en ricanant, au n° 13, pavillon de sûreté, hôtel national de Bicêtre. »

Hyacinthe, à ces mots, fit un effort pour se relever; les cordes qui l'empêchaient de toute part, lui serrèrent avec violence les genoux et les poignets; il jeta un regard désolé vers celui qui venait de lui révéler avec si peu de ménagement sa cruelle situation, et répéta avec une expression d'horreur: « A Bicêtre! »

Cependant Hyacinthe Monvoisin, d'abord

frappé de stupeur, commençait à revenir peu à peu de cette sorte d'engourdissement dans lequel l'avait plongé tout à coup la rude et moqueuse interpellation de l'infirmier du pavillon de sûreté.

Une révolution s'opérait en lui.

Il lui semblait qu'une main invisible soulevait, un à un, la multitude de voiles épais qui jusqu'alors avaient enveloppé son esprit, et, grâce à cette main secourable, la lumière de la vérité pénétrait graduellement dans son intelligence si longtemps abusée par les fausses lueurs de l'imagination.

Quand le médecin des aliénés l'aborda, et que, consultant la note envoyée par la police, il voulut interroger son nouveau malade, le jeune compagnon, qui voyait clair maintenant dans le passé et qui rougissait de son erreur tout en la regrettant, le pria d'éloi-

gner les indiscrets dont ils étaient entourés, ce que le docteur s'empressa de faire aussitôt; et, lorsqu'ils ne furent plus que tous deux, tête à tête, Hyacinthe, les larmes aux yeux et honteux de lui-même, parla en ces termes :

« On m'a mis avec les fous, monsieur le médecin, et l'on a eu raison; car tout à l'heure encore j'étais fou; jugez-en : Moi, pauvre orphelin, élevé par charité dans un hospice; moi, simple compagnon lapidaire, j'ai pu me croire l'amant heureux de la princesse Pauline! Parce que je l'aimais, parce que je l'aime encore de toutes les forces de mon âme, je ne tenais plus compte de la distance qui nous sépare à jamais; et, dans mon audacieuse erreur, supposant qu'elle pouvait oublier pour moi ses devoirs d'épouse comme j'oubliais son rang et le mien pour me rapprocher d'elle par la pensée, j'étais assez insensé pour donner un corps et une voix à l'ombre que je pressais dans le délire de mon

esprit et de mon cœur. D'où me vient ce rêve sacrilége, me direz-vous? je vais vous l'apprendre.

« Il y a un an à peu près, j'étais chez son joaillier quand elle y arriva pour commander une parure nouvelle. Le devoir, le respect me commandaient de m'éloigner; mais le charme plus puissant de sa ravissante beauté me retint un moment de trop dans ce magasin où elle venait d'entrer. Le maître et les commis, empressés à la recevoir, ne s'aperçurent pas que j'étais encore là; elle venait de paraître : pouvait-on s'occuper de moi? Nul n'y fit attention; nul, excepté la princesse Pauline. Oui, monsieur, elle daigna me regarder, me sourire, et de ce moment date la folie qui devait me conduire ici.

« Ce sourire, ce regard ont peuplé ma vie d'une foule d'illusions si douces, si enivrantes, que c'est pour moi un malheur de les avoir

perdues; et quand la commotion que j'ai reçue tout à l'heure m'a rendu à la raison, il s'est fait en moi un vide si effrayant que je regrette de ne pas être mort avant d'avoir acquis la triste certitude de mon erreur. Je ne me crois plus aimé, monsieur, et puis-je l'être? Elle ne me connaît pas; elle me reverrait qu'elle ne se souviendrait pas de notre rencontre d'un moment. Non, je ne crois plus que je suis aimé ; mais moi je l'aime ! Non, je ne suis plus fou, mais je suis pour toujours malheureux. Voulez-vous une preuve de ma raison d'aujourd'hui, de mon délire d'autrefois. J'avais paré mon logement pour la recevoir; car, dans ma supposition, elle acceptait les rendez-vous que je lui donnais en rêve; et elle y venait à ces rendez-vous, monsieur ; non pas elle, mais son image, sa ressemblance, son ombre, une apparition aussi impossible qu'audacieuse que j'avais la hardiesse d'invoquer et qui ne manquait jamais de répondre à mon appel de tous les jours. Hier, si l'on n'eût mis

obstacle au projet insensé que j'avais formé de pénétrer jusqu'à elle, j'aurais eu la honte d'être châtié de mon insolence sous ses yeux. Mais que dis-je? cette honte, elle pouvait m'atteindre, je ne l'aurais pas sentie, non, car je serais mort ou de joie ou de douleur en me voyant si près d'elle. Comment ai-je été empêché dans mon entreprise? je l'ignore; on m'a saisi, je crois, comme j'allais franchir les murs du parc de Neuilly; puis j'ai éprouvé une angoisse si douloureuse que, cédant enfin à la violence du mal, je me serai sans doute évanoui.

« Ce matin, je pourrais même dire il n'y a qu'un instant, j'étais encore sous l'empire de ce rêve qui dure depuis tant de mois ; un mot a suffi pour le faire évanouir ; ce mot c'est : Bicêtre !... Bicêtre que j'ai mérité, Bicêtre où je me vois avec horreur, mais où il faudra que je demeure pourtant ; car, si la liberté m'était rendue, je le sens bien, monsieur, ma

folie reviendrait plus audacieuse encore, plus coupable peut-être ! »

Le médecin haussa les épaules en signe de commisération; il dicta à voix basse une prescription à l'élève interne qui le suivait dans sa visite du matin, et il sortit de la loge de force qu'on ferma à triple tour de clef sur lui.

Hyacinthe se considérait comme rendu complétement à la raison; il faut croire que le médecin des aliénés ne partagea pas cette opinion, car il le condamna pendant quelques jours au traitement rigoureux qu'il infligeait à chacun des derniers venus de sa nombreuse et triste clientèle. Le jeune compagnon se soumit patiemment au pouvoir sans contrôle de la science : n'avait-il pas son amour à expier ? Plus tard, lorsque le docteur supposa que le pauvre diable devait être guéri attendu qu'il avait assez souffert des soins qu'on lui donnait, il en avertit l'administrateur en chef

de l'hospice, qui s'empressa de transmettre la note du docteur à Son Excellence le ministre de la police. Celui-ci, meilleur juge, à ce qu'il paraît, de la guérison des fous que les malades et le médecin, ne répondit à l'économe de Bicêtre que par l'ordre formel de retenir indéfiniment, et avec plus de surveillance que jamais, Hyacinthe Monvoisin dans sa loge de force du pavillon de sûreté.

Revenu ou non de sa folie, l'omnipotence du ministre l'avait condamné à un emprisonnement perpétuel.

Ce fut donc en vain que Geneviève, Lise et maître Ninus firent, par un beau dimanche, le voyage de Paris à Bicêtre, accompagnés d'Abel Morand, qui, ainsi que nous l'avons fait pressentir plus loin, avait enfin découvert la retraite de son camarade d'apprentissage.

Hyacinthe était du petit nombre de ceux

qui ne devaient jamais être appelés au parloir.

La famille du lapidaire dut s'en aller comme elle était venue, sans avoir pu apporter une consolation à celui qu'ils aimaient tous, chacun selon la nature et le degré d'affection que Dieu avait mis dans son cœur : Geneviève avec une tendresse vraiment maternelle; Lise, avec la franchise d'un premier amour; Abel, de toutes les forces de sa bonne amitié, et le brutal, avec sa mauvaise humeur accoutumée.

Les visiteurs n'avaient obtenu qu'un refus pour prix de leurs vives sollicitations; mais Abel Morand n'était pas homme à se laisser décourager par un refus, surtout en ce moment où les prières de Geneviève et les regards de sa filleule l'encourageaient si bien à insister; il leur promit de revenir tenter un autre jour quelque moyen adroit de se rapprocher de Hyacinthe; mais cette promesse il

la fit tout bas, car maître Ninus, fidèle à ses habitudes de méchante disposition d'esprit, avait dit : « Je défends qu'on se dérange à l'avenir pour cet animal-là... s'il est devenu fou, c'est qu'il l'a bien voulu : il ne fallait pas qu'il eût tant d'orgueil et d'ambition ; ceux qui ne pensent qu'à leur métier ne perdent jamais la tête. »

Abel revint donc à Bicêtre, malgré la défense expresse du vieux lapidaire. On ne pouvait pénétrer de force dans la partie des bâtiments occupés par les aliénés ; il fallait employer la ruse, la séduction ; mais c'était en ce temps-là chose facile que de séduire les infirmiers du pavillon de sûreté ; ils avaient un service si dur, et avaient une rétribution si peu proportionnée avec la somme des dégoûts qu'il fallait vaincre pour exercer cette pénible profession, qu'il n'y avait que les moins scrupuleux qui pussent se condamner à endosser la livrée des veilleurs de la mai-

son. Tout ceci est bien changé aujourd'hui; les droits de l'humanité sont reconnus là où l'on semblait les nier depuis si longtemps; et si le service près des aliénés n'est pas toujours facile, au moins a-t-on si bien adouci le sort de ceux qui s'y dévouent que l'on peut maintenant exiger des serviteurs honorables pour des infortunés dont le malheur n'est plus considéré à l'égal d'un crime.

Quand Abel revint auprès de Geneviève Ninus pour lui apprendre qu'il serait possible de voir Hyacinthe, pourvu que l'on récompensât généreusement celui qui favoriserait cette entrevue, la bonne femme s'empressa de donner tout ce qu'elle avait d'argent à sa disposition, afin que le compagnon pût lui rapporter bientôt des nouvelles de son fils d'adoption. Abel partit de nouveau; mais ce fut un grand chagrin pour lui lorsque l'infirmier avec qui il s'était abouché lui dit, en empochant l'argent de madame Ninus :

« Le voir, ça ne se peut pas; mais si vous avez quelque chose à lui faire passer, c'est différent, je suis à vos ordres. »

Abel allait s'emporter.

« Ne crions pas, reprit le gardien des fous, ce n'est pas ma faute si vous n'entendez pas à demi-mot; je vous dis de lui faire passer quelque chose; pardieu, il ne s'agit pas de douceurs, de friandises, les sous-surveillants mettraient la main dessus, et puis ça serait fini de rire. Mais au lieu de ça, vous pourriez avoir à me dire, par exemple, que demain soir vous serez derrière le mur à l'attendre, et que vous vous trouverez en mesure à ce moment-là pour le faire filer du côté de Paris et pour le mener dans un endroit où il sera en sûreté. »

C'était une évasion que proposait l'infirmier; on pense bien qu'Abel adopta cette idée avec enthousiasme.

« Vous favoriseriez donc sa fuite?

— Pas moi, mais un autre que vous n'avez pas besoin de connaître.

— Tant pis, car je lui aurais serré la main de bon cœur à celui-là.

— Oh! ça ne suffirait pas, répliqua en souriant l'infirmier; il faudrait avoir autre chose que votre main à mettre dans la sienne : une bonne somme, par exemple.

— Une somme, et de combien?

— Dame! une centaine de francs ne serait pas de trop pour risquer un jugement et la prison.

— Et demain Hyacinthe serait libre?

— Je vous en réponds.

— C'est marché fait. »

L'ami du prisonnier avait déjà arrangé son plan d'avenir pour Hyacinthe; il se bornait à ceci : Vendre le ménage du jeune compagnon et prélever sur le prix de son mobilier la somme nécessaire à récompenser l'infirmier qui rendait son ami à la liberté. Avec le reste de l'argent il louerait à l'autre bout de Paris un petit logement dans lequel le prisonnier devait demeurer sous un nom inconnu. Telle était la façon dont Abel avait arrangé les choses. Il revint chez maître Ninus que cette fois il trouva de son avis; il n'eut pas grand'peine à obtenir l'assentiment de Geneviève et celui de Lise pour ce qu'il avait résolu. Ses idées parurent excellentes, et chacun s'employa pour faire réussir un si heureux projet. Dans la journée du lendemain l'élégant mobilier fut vendu ; l'autre local loué au nom d'Abel et garni d'établis que le maître lapidaire y fit transporter, heureux enfin qu'il était d'avoir

retrouvé son ancien compagnon. Tout étant disposé pour recevoir le prisonnier délivré, Abel courut à Bicêtre vers l'heure de la nuit tombante et attendit à l'endroit que lui avait désigné l'infirmier. Enfin celui-ci parut.

« Mes cent francs, dit-il, donnez et filez vite.

— Mais Hyacinthe?

— Eh bien! est-ce que vous ne l'avez pas fait sauver devant vous?

— Moi, je ne l'ai pas vu.

— En vérité, voilà dix minutes qu'il est parti.

— Vous me trompez! »

En ce moment un grand bruit se fit entendre à l'intérieur.

« Qu'est-ce que c'est que ça ?

— C'est le remue-ménage qui commence; on s'est aperçu de l'évasion, on court après lui; filez, vous dis-je, ou il vous arrivera malheur et à moi aussi.

Abel n'en attendit pas davantage; il reprit à grands pas le chemin de Paris, espérant arriver chez maître Ninus en même temps que son ami.

Hyacinthe n'avait pas encore paru. Abel se chargea de veiller pour l'attendre, et il envoya Lise au nouveau logement du fugitif où l'honnête garçon devait conduire celui-ci dès son apparition.

Notre prisonnier était libre, en effet; mais sa liberté, il ne la devait pas seulement au marché conclu entre un infirmier de Bicêtre et son camarade d'apprentissage. La main qui

avait brisé ses verrous était bien autrement puissante.

On n'explique pas complétement comment cette délivrance put s'accomplir, mais voilà ce qu'on raconte pourtant :

L'arrestation de l'amoureux de la princesse avait fait quelque bruit à Neuilly, malgré les soins qu'on avait pris pour assoupir cette étrange aventure. Un jour, parmi les rares visiteurs qui parvenaient à s'introduire furtivement dans le pavillon de sûreté, vint un inconnu qui s'arrêta assez longtemps devant la loge de Hyacinthe. Il fixa assez bien les traits de celui-ci dans sa mémoire pour les reporter avec exactitude sur le papier quand il fut sorti de l'hospice. Ce portrait, remis secrètement à la personne qui pouvait payer du plus haut prix le silence de l'artiste, décida du sort de notre héros. Son évasion fut habilement ménagée ; une voiture l'attendait

sur la route. Cette voiture roula longtemps, et lorsque, arrivé à destination, Hyacinthe, encore étonné de son bonheur, se demandait, dans le délicieux boudoir où l'on venait de le faire pénétrer, à quelle main généreuse il devait sa délivrance ; alors, disons-nous, une femme parut. L'insensé d'autrefois pâlit et tomba à genoux en s'écriant devant elle :

« Mon Dieu ! mon Dieu ! voilà que je redeviens fou ! »

ÉTAIT-CE LUI?

XI

Tandis que de son côté l'ami de Hyacinthe veillait toute la nuit, à l'atelier, guettant l'arrivée du fugitif chez maître Ninus, Lise Hutin, la bonne fille, de plus en plus soucieuse du sort de l'homme qui avait méprisé son amour, veillait aussi, et non moins inquiète qu'Abel Morand, dans le petit logement préparé par leurs soins pour recevoir l'échappé de Bicêtre.

Dirons-nous ses tourments, ses craintes, ses lueurs passagères d'espérance suivies du découragement le plus profond durant cette longue nuit d'attente ? Accablée sous les coups répétés de son incessante émotion, Lise avait cédé à l'épuisement, si bien que vers la pointe du jour ses yeux s'étaient fermés. Le sommeil l'avait vaincue ; mais un sommeil si troublé encore, si léger surtout, qu'on peut dire que malgré l'anéantissement visible de toutes ses facultés, son cœur veillait toujours.

Un bruit de pas presque imperceptible, mais que la pauvre dormeuse perçut bien, elle, la fit tressaillir de joie ; elle écouta : on montait dans la maison ; bientôt les pas se rapprochèrent de la porte vers laquelle Lise avait subitement couru, appuyant déjà la main sur le bouton de la serrure et prête à ouvrir au premier mot dit par une voix connue.

La voix qu'elle espérait se fit entendre :

c'était celle d'Abel Morand. A peine celui-ci eut-il nommé Lise, que la porte s'ouvrit.

« Ah ! enfin vous voilà donc?... Eh bien, et Hyacinthe, où est-il ?

— Chut ! » dit Abel en refermant la porte avec précaution.

Lise espérait encore, son regard impatient ne cessait d'interroger le prudent compagnon qui ne voulait s'expliquer qu'à huis clos.

« Voyons, expliquez-vous, Abel; est-ce qu'il refuse de venir ici ? est-ce moi qu'il craint de rencontrer ? dites-le bien vite. Je partirai; il ne me verra pas ; il ne me verra jamais même s'il l'exige ; mais, du moins, que je le sache en sûreté.

— Il faut croire, mam'selle Lise, dit enfin Abel, que le pauvre diable a cherché ailleurs

un asile pour cette nuit, car il n'a pas paru chez le bourgeois. Voyant ça, j'ai bien pensé que ça vous fatiguerait d'espérer toujours inutilement ; aussi, dès que madame Ninus, qui n'a pas plus dormi que nous, a été levée, je me suis dépêché de venir ici pour vous apporter la mauvaise nouvelle. »

Lise pleurait.

« Faut pas encore se désoler, reprit l'honnête garçon; il arrivera peut-être aujourd'hui, sinon ce sera pour demain sans faute. En attendant, vous allez retourner d'où je viens, et moi je resterai ici; j'ai apporté de l'ouvrage pour deux jours. Ces deux jours-là, vous les passerez chez votre parrain, tandis que je travaillerai tout en montant ma faction, et, dès que Hyacinthe montrera le bout de son nez à la porte de maître Ninus, vous sortirez sans faire semblant de rien, pour qu'on ne se doute pas de la chose à l'atelier, et vous

m'amènerez le camarade ici où je l'installerai moi-même. »

Lise s'empressa de quitter Abel, craignant que déjà Hyacinthe ne fût arrivé en secret dans une maison où il ne pouvait demeurer sans danger pour sa liberté.

Cette crainte était inutile, aussi bien que les soins de la veille avaient été en pure perte : l'élève de maître Jérôme Ninus ne devait plus reparaître chez le lapidaire.

L'histoire d'une heure seulement tient quelquefois une si grande place dans la vie d'un homme qu'elle exige, pour être bien comprise, de longs développements de la part du narrateur ; mais quand chaque jour ressemble en tous points à celui qui l'a précédé, et que les jours suivants s'écoulent sans amener aucun changement dans la situation des personnages qui ont le droit ou la prétention d'intéresser

les lecteurs, on peut, d'un trait de plume, glisser sur les années. Les lacunes sont permises à qui n'omet rien de regrettable dans la libre allure de son récit.

Donc, nous venons, d'un seul pas, de franchir un espace de huit ans. Lise n'espère plus, mais elle aime toujours. Abel n'attend plus, mais il n'en est pas moins demeuré fidèle à ce logement qu'il avait loué pour Hyacinthe; logement dans lequel il est venu un jour, pensant qu'il allait bientôt y installer son ami, et où il a continué de vivre et de travailler sans plus songer combien sa demeure est éloignée de l'atelier de Jérôme Ninus. Cependant il va tous les soirs chez son maître pour lui rendre compte de l'emploi de sa journée et pour lui demander sa tâche du lendemain. Abel Morand est ce qu'on appelle une *bête d'habitude,* épithète plus honorable que polie, dont on se sert pour qualifier les bonnes gens à mœurs simples, à cœur droit, à existence calme

et facile, qui gardent ce qu'ils tiennent, qui aiment ce qu'ils ont aimé et qui dépensent dans un cercle d'affection étroit mais invariable la vie que tant d'autres éparpillent à l'aventure.

Ainsi, huit ans après le jour où Abel Morand était venu dire, un matin, à Lise fatiguée d'une longue veille : « J'attendrai ici pendant deux jours que vous m'ameniez Hyacinthe, » huit ans après, disons-nous, il habitait encore ce même logement et ne songeait guère, ma foi, à le quitter. Or, il arriva pourtant qu'un matin l'un des apprentis de Jérôme Ninus vint annoncer à Abel qu'il devait se tenir prêt à changer de domicile.

« Et pourquoi ça ?

— Parce que le bourgeois lui-même a déménagé.

— Bah ! je l'ai encore vu hier soir chez lui,

et il ne m'a pas parlé de ça ; le feu a donc pris cette nuit à la maison ?

— Non, répliqua l'espiègle, c'est maître Ninus qui s'est éteint subitement, comme une chandelle soufflée par un coup de vent.

— Il est mort ?

— Tout ce qu'il y a de plus mort, d'un accès de colère contre Jean Taupin, qui avait oublié d'arroser la roue de bois en polissant des grenats chevés et taillés en cabochon ; si bien qu'il y en a un qui s'est échauffé sous la roue, il a fait glace, la glace a filé, et crac! les molécules du grenat se sont désassociées, comme dit le père Dumont, le vieux des anciens de l'état, quand il s'agit de pierres cassées. »

Le méchant enfant qui racontait presque gaiement la fin du maître lapidaire était à la

fois et le dernier venu de l'atelier et le plus maltraité de tous les élèves de Jérôme Ninus. A cette nouvelle, Abel Morand, qui ne se souvenait plus de l'injuste brutalité dont autrefois lui-même avait été victime, sentit son cœur se gonfler, et, s'il ne donna pas une larme à son patron, du moins il donna une si rude taloche à l'apprenti, que celui-ci comprit toute l'étendue du regret que le défunt inspirait à son premier compagnon.

Abel arriva bientôt auprès de la veuve désolée. Il n'essaya pas de sécher les larmes de Geneviève et celles de Lise; mais il s'occupa avec zèle, avec dévouement et intelligence, des derniers devoirs à rendre à Jérôme Ninus.

La bonne femme jusqu'à ce jour n'avait pas eu grande affection pour Abel; toutes ses pensées étaient en faveur de ce Hyacinthe dont la disparition ne cessait de lui causer

une vive douleur. Le temps n'avait pu la distraire de ses chagrins maternels, et la mort de son mari, loin de faire diversion à son premier deuil, ne fit que lui rendre plus cruelle la perte qu'elle avait faite huit ans auparavant.

« Au moins si celui-là me restait, disait-elle, il serait le successeur de mon pauvre Jérôme; j'aurais encore une famille, et maintenant me voilà tout à fait isolée; je n'ai plus personne à aimer.

— A aimer, c'est possible, dit Abel qui avait entendu les plaintes de Geneviève; mais pour prendre soin de vous, c'est différent, la bourgeoise; vous aurez toujours quelqu'un et ce sera moi! Nous recauserons de cela quand je n'aurai plus à m'acquitter de mon devoir de bon compagnon envers celui que je regrette autant que s'il avait toujours été pour moi un bon maître. »

La cérémonie funèbre eut lieu; elle fit tant d'honneur à la piété d'Abel Morand, que Geneviève attendrie se surprit à dire à travers ses larmes :

« J'ai eu tort de ne pas l'aimer aussi celui-là ; car c'est un honnête homme, un cœur reconnaissant. »

Quelques jours après, Abel, qui avait dirigé l'atelier et aidé à terminer l'ouvrage que la mort de Jérôme Ninus venait de laisser en souffrance, rendit ses comptes à la veuve ; celle-ci, après l'avoir remercié de la preuve d'attachement qu'il lui avait donnée dans cette triste circonstance, le fit asseoir auprès d'elle, et le regardant bien en face, comme pour lire dans sa pensée, elle lui dit :

« Je vous l'avouerai, Abel, j'ai longtemps espéré qu'un autre que vous succéderait à mon pauvre mari.

— Je le sais bien, la bourgeoise, vous comptiez sur Hyacinthe.

— Hélas ! oui ; mais il faut renoncer à l'espoir de le retrouver jamais.

— Jamais, c'est beaucoup dire ; mais du train dont ça va, ça peut durer encore longtemps.

— Aussi, mon cher Abel, ai-je formé depuis quelques jours un autre projet.

— Pardieu, c'est clair ; vous continuerez à faire travailler, et je resterai chez vous en qualité de premier compagnon ; fiez-vous à moi, la maison ne marchera pas trop mal, car je ne changerai rien au système de maître Ninus, pas même à l'égard de ses vauriens d'apprentis.

— Ce n'est pas tout à fait ainsi que j'ai réglé notre avenir; vous resterez ici, mais

comme maître de la maison; moi je ne serai que votre pensionnaire. L'atelier, les pratiques de mon mari, je vous abandonne tout, à charge par vous, mon ami, de consoler deux pauvres femmes qui ont perdu tout ce qu'elles ont aimé jusqu'à présent; moi, le défunt; Lise, le malheureux qui a cherché un asile ailleurs que chez nous. »

Abel trouva la proposition si belle qu'il ne demanda pas même une heure de réflexion. Une seule chose l'embarrassait : c'était de savoir si Lise demanderait à être consolée, et surtout si elle consentirait à l'accepter pour consolateur. Abel était sans amour, mais non pas sans amitié pour la filleule de Geneviève; il avait eu le temps d'apprécier les bonnes qualités de Lise, et, bien qu'elle commençât à devenir vieille fille, c'était peut-être en faveur d'elle seule qu'il pouvait se familiariser avec l'idée du mariage; cela changeait si peu de chose à ses habitudes !

Geneviève, voyant qu'il abondait dans son sens, se chargea de préparer Lise à l'idée de cette alliance qui devait pour toujours ruiner les espérances qu'elle avait conçues pour sa filleule et pour son fils d'adoption.

Aux premiers mots que lui dit sa marraine, Lise répondit par un refus formel. Abel Morand s'y attendait à peu près; cependant il en fut assez sensiblement affecté. Tant que dura le deuil, on ne reparla plus de ce mariage; mais rien n'était perdu cependant; la veuve du lapidaire savait bien qu'elle trouverait un jour plus tard pour y glisser son idée fixe et la faire pénétrer dans l'esprit de sa filleule. De longue date, on consacrait l'après-midi de chaque dimanche à la promenade. Geneviève donnait le bras à Abel; et, comme Lise ne passait pas un seul jour sans venir voir sa marraine, maintenant que celle-ci était seule et sans autres parents que l'ouvrière en lingerie, Lise était nécessairement

de toutes les parties de campagne de la veuve et du compagnon. Quelquefois dame Ninus, sans toucher directement la corde qui résonnait si mal au cœur de l'inconsolable, ne pouvait s'empêcher de dire :

« Abel fera comme les autres, il se mariera ce garçon. Et si la femme que Dieu lui destine n'allait pas pouvoir s'accorder avec moi, il me faudrait pourtant quitter la maison !

— Laissez donc, la bourgeoise, répondait Abel, je la mettrai si bien au pas, ma femme, supposé que je me marie jamais, qu'il faudra qu'elle vous respecte comme sa mère, qu'elle vous obéisse comme à la maîtresse de la maison, ou qu'elle déguerpisse; je m'en irais plutôt moi-même que de vous forcer à nous quitter.

— Oui, et comme cela je n'en resterais pas moins seule. »

En parlant Geneviève adressait bien un coup d'œil à Lise, et elle semblait lui dire : « Si tu voulais, toutes ces difficultés-là n'existeraient plus. » Mais Lise ne comprenait pas cela, ou bien elle feignait de ne pas comprendre.

Pourtant un jour, à la suite d'atteintes détournées comme celle que nous venons de rapporter plus haut, la filleule de la veuve Ninus prit la parole, et s'adressant à sa marraine :

« Si mon refus d'autrefois, dit-elle, n'a pas trop fâché M. Abel contre moi, vous pouvez lui apprendre, marraine, que je consens à tout ce que vous voulez.

— Ah ! tu lui rends donc justice, enfin !

— Il y a longtemps ; mais ça ne m'empêche pas d'aimer toujours l'autre.

— Cependant, tu épouseras celui-ci.

— Oui, pour vous faire plaisir, bonne marraine, et puis pour que l'avenir ne vous inspire plus de ces craintes qui me désolent pour vous.

— Je t'en remercie aujourd'hui, mon enfant; mais toi tu m'en remercieras plus tard, j'en suis sûre. »

Il ne fallut pas de longues négociations pour ramener Abel vers ce projet d'union qu'il avait d'abord adopté avec joie. Depuis qu'il vivait tout à fait en famille avec la bonne vieille et sa filleule, il avait plus d'une fois étouffé, à part soi, un soupir de regret en songeant que cette existence, qui lui semblait si douce, ne pourrait peut-être pas durer toujours. Il accueillit donc comme une excellente nouvelle la proposition que Geneviève vint lui faire pour la seconde fois. A compter de

ce jour, chacun des futurs époux s'occupa des préparatifs du prochain mariage. Lise ne dit que ces mots à Abel, qui la remerciait de ce qu'elle s'était décidée enfin : « Comptez que je serai pour vous une femme dévouée et fidèle; mais ne me reprochez jamais un amour dont le temps et l'absence n'ont pu encore me guérir. » Après qu'elle eut parlé ainsi, qu'Abel se fut solennellement engagé à ne lui point faire regretter, par une jalousie ridicule, l'engagement qu'elle prenait avec lui; après cela, disons-nous, Lise s'efforça de paraître heureuse. Le brave garçon n'avait pas besoin d'efforts, lui, pour l'être réellement.

L'époque fixée pour la célébration de leur mariage approchait; encore deux jours, et Lise Hutin, à la grande joie de Geneviève, allait se nommer madame Morand, quand Abel, qui venait de faire quelques emplettes pour son costume de noces, entra tout essoufflé et le visage en sueur, dans la chambre où se

tenaient les deux femmes. Il leur dit, d'un ton moitié riant, moitié chagrin :

« Voilà notre mariage à tous les diables maintenant !

— Comment cela? demanda Geneviève.

— Il n'y a rien de fait.

— Comment, les bans ne sont pas publiés?

— Si fait, mais il s'agit d'un autre obstacle.

— Et lequel? dit Lise qui commençait à prendre de l'inquiétude.

— L'obstacle, c'est quelqu'un sur qui on ne comptait pas.

— Qui donc?

— Eh bien, lui, le premier en date, Hyacinthe Monvoisin.

— Il est retrouvé! s'écria Geneviève.

— Vous l'avez dit, il est retrouvé, et par moi, encore! »

Lise écoutait sans oser croire à ce que disait Abel.

« Oui, répéta le compagnon, pleurez! pleurez de joie, mam'selle; je vous le disais bien : il n'y a rien de fait. J'ai vu Hyacinthe; ce n'est plus un simple ouvrier comme nous, à présent; il s'appelle le colonel Monvoisin! »

Ce fut par une explosion de surprise, suivie tout à coup d'un morne silence, que Lise et sa marraine accueillirent les dernières paroles d'Abel Morand. Ce titre de colonel, donné à l'enfant d'adoption de Geneviève Ninus, à l'époux espéré de la petite ouvrière, venait d'éteindre tout aussi bien leur dernière lueur d'espérance que si le compagnon lapidaire

leur eût apporté, au lieu de cette nouvelle, l'acte qui constatait le décès de Hyacinthe.

« Vous ne devez pas dire qu'il n'y a rien de fait entre nous, monsieur Abel, reprit Lise, aussitôt qu'elle se sentit assez bien armée contre les mouvements de son cœur pour triompher de la puissante émotion qu'elle éprouvait ; en admettant que cette miraculeuse rencontre soit vraie, car je doute encore, en admettant cela, dis-je, celui que nous avons regretté si longtemps est aujourd'hui d'un rang trop élevé pour qu'il lui soit possible de me donner son nom. D'ailleurs, en eût-il l'intention, maintenant c'est à vous que je veux, que je dois appartenir.

— Est-ce bien vrai, ça, mam'selle? demanda vivement Abel.

— Et si ça n'était pas, qui m'obligerait à parler ainsi, au moment où vous venez, pour

ainsi dire, de me rendre ma parole? Votre conduite a été si belle ! nous avons tant d'éloges à vous donner ! Quant à moi, ajouta la promise d'Abel, je n'ai qu'un reproche à vous faire, mon ami. »

C'était pour la première fois que Lise lui donnait ce doux nom d'ami ; le futur époux était au septième ciel ; aussi demanda-t-il à Lise, sans trop d'inquiétude :

« Qu'avez-vous donc à me reprocher ?

— La nouvelle que vous venez m'annoncer aujourd'hui.

— Comment ! ne vous sentez-vous pas heureuse de savoir que mon camarade Hyacinthe est vivant ?

— Oh ! oui, sans doute, très-heureuse, répliqua la filleule de Geneviève ; cependant

j'aurais mieux aimé n'apprendre cela que le lendemain de nos noces. »

Il faut croire qu'Abel comprit toute la délicatesse et la chasteté de ce vœu; car, dans l'enivrement de son bonheur, il oublia sa timidité accoutumée auprès de Lise, et se laissa emporter jusqu'à lui donner un gros baiser sur la joue.

Jusque-là madame Ninus était restée stupéfaite de ce qu'on venait de lui dire; elle n'avait pas eu la force de reprendre la parole pour obtenir de son compagnon des renseignements plus complets sur sa rencontre avec Hyacinthe; à la fin cependant la voix lui revint, et alors elle accabla Abel d'un déluge de questions; par malheur, celui-ci n'avait que fort peu de chose à répondre.

« Je passais rue Neuve-des-Petits-Champs, dit-il, quand je fus arrêté par un embarras de

voitures près de la porte d'un hôtel. Au moment où le passage allait devenir libre, un homme dont la ressemblance avec Hyacinthe me frappa, sortit de cet hôtel; un moment je fus sur le point de l'aborder; mais l'uniforme qu'il portait, les deux ou trois croix dont il était décoré me firent penser que j'étais dans l'erreur, et je le laissai passer devant moi. Je dois dire à ma honte que je ne me sentais pas du tout encouragé à lui parler, bien que cet officier, à qui je barrais involontairement le passage, eût semblé tressaillir et que je l'eusse vu positivement détourner vivement la tête, comme s'il avait voulu éviter mes regards. Enfin je voulus en avoir le cœur net; mais tandis que, me reprochant ma timidité, je m'enhardissais à m'adresser franchement à lui, il avait gagné l'autre côté de la rue, et quand je fus bien déterminé à l'appeler par son nom, c'est en vain que j'essayai de le retrouver; il avait disparu. Alors je revins sur mes pas, et m'adressant au concierge de l'hô-

tel, qui peut-être le connaissait, je lui demandai s'il ne pourrait pas me dire comment se nommait l'officier qui venait de sortir il n'y avait qu'un instant.

« Je crois bien que je peux vous le dire, me répondit-il, il loge ici au numéro 7, c'est M. le colonel Monvoisin. Ainsi, j'avais eu tort de douter : les mêmes traits, le même nom, c'est bien lui.

— Nous irons nous en assurer demain, ajouta vivement Geneviève ; le pauvre enfant ne peut pas nous avoir oubliés ; s'il n'est pas venu s'informer de nos nouvelles, c'est peut-être qu'il a eu peur de ne plus nous retrouver vivants.

« A demain, la bourgeoise, » répéta Abel.

Lise fut la seule qui n'osa pas dire à demain !

Elle n'avait pas moins que les autres le désir de revoir Hyacinthe, et d'apprendre de sa propre bouche l'histoire de ces huit années qui l'avaient conduit du lit de misère d'un hôpital à une si grande fortune militaire ; mais l'honnête fille voulait à toute force aimer son mari, et c'est en pareil cas surtout que l'axiome : Aide-toi, Dieu t'aidera, doit toujours être présent à la mémoire des femmes. Or, pour que Lise s'aidât à aimer un peu plus celui qu'elle allait épouser, il ne fallait pas qu'elle s'exposât à revoir l'homme qu'elle avait tant aimé autrefois.

« Vous irez demain, dit-elle, pendant que je travaillerai ici à ma toilette de mariée; ne lui parlez pas trop de moi ; mais redites-moi bien tout ce qu'il vous aura conté sur ce qui l'intéresse. »

Le lendemain arrivé, Geneviève Ninus s'habilla de son mieux pour faire honneur à ce

cher fils d'adoption qu'elle allait enfin revoir. Elle espérait du moins qu'il en serait ainsi ; c'est pourquoi le cœur de l'excellente femme battait à se rompre quand, sur la demande d'Abel qui l'accompagnait, le concierge de l'hôtel lui eut annoncé que le colonel Monvoisin était chez lui, et qu'il était disposé à recevoir les visiteurs. Abel donnait le bras à la bonne vieille, pressant le pas de celle-ci, tant il avait hâte d'embrasser son ancien camarade. Ce fut un valet de chambre à livrée galonnée qui les reçut à la porte de l'appartement.

« Dites à votre maître que c'est Geneviève Ninus et Abel Morand qui demandent à le voir ; il ne peut pas avoir oublié ces noms-là. »

La veuve et le compagnon attendirent sans crainte, mais avec une bien vive impatience, le retour du valet ; enfin il parut.

« Vous vous serez trompés, mes braves gens, dit-il avec fatuité ; monsieur n'a pas le plaisir de vous connaître; et à moins que vous ne consentiez à me faire part du motif qui vous amène ici, il ne lui sera pas possible de vous recevoir. »

Abel voulut insister, l'ordre du maître était formel ; d'ailleurs rien ne prouvait au compagnon qu'il eût rencontré juste; c'est ce que pensa Geneviève qui, le tirant dehors par le bras, lui dit :

« Allons-nous-en, Abel. Comme dit monsieur le domestique, vous vous serez trompé; ainsi nous n'avons eu qu'une folle espérance. »

A quelques mois de là, Abel, donnant le bras à sa femme, contemplait avec la foule, et en deça des grilles de la cour des Tuileries, le magique spectacle d'une de ces revues

que l'Empire prodiguait à la curiosité parisienne. Au moment du défilé Lise tressaillit et dit en se rapprochant plus encore de son mari, comme pour chercher près de lui un refuge contre elle-même :

« Mais regarde donc, mon ami ; cet officier en habit brodé, c'est...

— C'est le général Monvoisin, ajouta un militaire qui se trouvait parmi les curieux.

— Ma foi, reprit Abel, je n'en aurai pas le démenti. Aujourd'hui même il faudra bien qu'il me reconnaisse. Et il entraîna sa femme du côté du Pont-Royal. C'était vers ce point que se dirigeaient les troupes commandées par l'homme en qui ils avaient cru retrouver un ami d'autrefois. Ils arrivèrent tous deux juste à temps pour se trouver sous le poitrail du cheval de l'officier supérieur qu'ils venaient de remarquer.

« Rangez-vous donc ! leur cria le général d'une voix qui ne pouvait plus leur laisser aucun doute.

— Il n'y a pas de danger, général Hyacinthe Monvoisin, repartit en souriant le compagnon ; vous ne voudriez pas écraser Abel Morand, votre ancien camarade d'apprentissage chez maître Jérôme Ninus, le lapidaire.

—Vous êtes fou, brave homme, » répliqua le général.

Et il continua sa route.

« Décidément ce n'était pas lui, dit Abel.

— C'était bien lui, » murmura intérieurement la nouvelle mariée ; elle pressa plus tendrement le bras du brave compagnon, comme si elle eût voulu lui faire comprendre qu'elle allait désormais l'aimer sans partage.



CONCLUSION.

Geneviève Ninus, à ses derniers moments, racontait qu'un soir, vers le commencement de sa maladie, comme elle était seule chez elle, un homme vêtu d'un costume qui annonçait mieux que l'aisance s'était présenté tout à coup et lui avait dit :

« Votre fils, qui ne vous a point oubliée, a voulu vous revoir une dernière fois. » Puis

cet homme lui avait imprimé respectueusement un baiser sur le front et s'était éloigné rapidement en lui disant encore :

« Bonne mère, n'accusez pas votre fils Hyacinthe d'être un ingrat.

— Mais, ajoutait la bonne femme, ce n'était peut-être qu'un rêve. »

. . . .

. . . .

On raconte qu'après la brillante et meurtrière affaire de Lutzen, le brave général Monvoisin, ayant à subir l'amputation d'une jambe, opération à la fois douloureuse et inutile, puisqu'il devait y succomber, dit à Napoléon, qui était venu lui donner des encouragements et lui témoigner ses regrets :

« Sire, je meurs pour vous; mais le sacrifice de ma vie je vous le devais; c'est une erreur que je paye, un crime que j'expie !

— Un crime ! répéta l'empereur.

— Oui, dit-il avec une sorte d'orgueil : un crime de lèse-majesté ! »

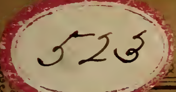
Ses yeux et ses lèvres se fermèrent en même temps.

Tous ceux qui entouraient le général expiré se regardaient avec surprise.

« Silence et respect, messieurs, dit Napoléon en levant son chapeau devant les restes de ce brave officier; nous n'avons pas à former de conjectures offensantes pour sa memoire. Qui de nous peut savoir si c'est vraiment le cri de sa conscience ou si ce n'est pas plutôt le délire de la mort qui l'a fait parler ? »

FIN.

TABLE.



HYACINTHE

L'APPRENTI

OU

UNE ÉNIGME SANS MOT.

PAR

MICHEL MASSON.



MELIN … MPAGNIE.

LIB… NDERIE

1841

NOUVELLES PUBLICATIONS.

UN ROMAN EN VOYAGE, par *X.-B. Saintine*. 1

LE VAL D'ANDORRE par *Élie Berthet*. 1 vol. i

LE VOYAGE D'UN HOMME HEUREUX, suivi de s *Jules Janin*. 1 vol. in-18.

LE PLUS BEAU RÊVE D'UN MILLIONNAIRE, su CAPITAINE GUEUX, par *Léon Gozlan*. 1 vol. in

ANGLAIS ET CHINOIS, suivi de LE FRÈRE DE BE *Méry*. 1 vol. in-18.

SOIR ET MATIN, OU LA VIE HUMAINE, par *Édo* *Bulwer*. 2 vol. in-18.

JEANNE, par Mme *Camille Bodin*. 2 vol. in-18

DENISE, suivi de Mlle DE LESPINASSE ET DE GUETTE, par *Paul de Musset*. 1 vol. in-18.

OLIVIER TWIST OU L'ORPHELIN DU DÉPÔT DE par *Charles Dickens*, traduit de l'anglais.

LE GENDRE, par *Charles de Bernard*. 1 vol.

MÉMOIRES D'UN ORPHELIN, par *Jules A. D* in-18.

PAUVRE JACK, par le capitaine *Marryat*. 2 v

UNE TÉNÉBREUSE AFFAIRE, SCÈNE DE LA VI par *H. de Balzac*. 1 vol. in-18.

JENNY, OU LES TROIS MARCHÉS AUX FLEURS DE *Paul de Kock*. 1 vol. in-18.

VOYAGE DANS L'ASIE MINEURE, EN MÉSOPOTA MYRE, EN SYRIE, EN PALESTINE ET EN ÉGYPT *tistin Poujoulat*. 3 v. in-18.

LES SECRETS DE FAMILLE, par *Alphonse* in-18.

LES LECAMUS, suivi de Z. MARCAS, par *H. de* in-18.

LE PACTE DE FAMINE, suivi de LE MURIER velles, par *Élie Berthet*. 1 vol. in-18.

LES CRIMES CÉLÈBRES, par *Alexandre Du* in-18.

LE ROI DES FRÈNELLES, par *Antony Thoure*

LES DEUX FRÈRES, par *H. de Balzac*. 1 vol.

MERCÉDÈS DE CASTILLE, par *Fenimore Co* in-18.



